

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON
Année scolaire 1923-1924. — N° 21.

Etude Médico - Psychologique

de la Vie et de l'Œuvre de Villiers de l'Isle-Adam

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le 30 Novembre 1923

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Pierre BIESSY

né le 2 Janvier 1899, au Vigan (Gard)



VALENCE

Imprimerie CHARPIN & REYNE

13, Boulevard Bancel, 13

Téléphone 0-27

1923

Etude Médico-psychologique

de la Vie et de l'Œuvre

de Villiers de l'Isle-Adam



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41553223_0056

FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON
Année scolaire 1923-1924. — N° 21.

Etude Médico - Psychologique

de la Vie et de l'Œuvre de Villiers de l'Isle-Adam

THÈSE

PRÉSENTÉE

A LA FACULTÉ DE MÉDECINE ET DE PHARMACIE DE LYON

Et soutenue publiquement le 30 Novembre 1923

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MÉDECINE

PAR

Pierre BIESSY

né le 2 Janvier 1899, au Vigan (Gard)



VALENCE

Imprimerie CHARPIN & REYNE

13, Boulevard Bancel, 13

Téléphone 0-27

1923

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

Doyen honoraire..... M. H. HUGOUNENQ.
Doyen..... M. J. LEPINE.
Assesseur..... M. ROQUE.

Professeurs honoraires

MM. AUGAGNEUR, CAZENEUVE, BEAUVISAGE,
LACASSAGNE, TESTUT, FLORENCE A., TEISSIER.

Professeurs

Cliniques médicales.....	{	MM. BARD. ROQUE. TIXIER. BERARD. COMMANDEUR. ROLLET. NICOLAS. LEPINE J. WEILL. POLLOSSON A. LANNOIS. ROCHET. NOVE-JOSSERAND. CLUZET. HUGOUNENQ. MOREL. BRETIN. GUIART. LATARJET. POLICARD. DOYON. COLLET. MOURIQUAND. PAVIOT. VILLARD. ARLOING F. Etienne MARTIN. GOURMONT P. PIC. X.
Cliniques chirurgicales.....		
Clinique obstétricale et Accouchements.....		
Clinique ophtalmologique.....		
Clinique des maladies cutanées et syphilitiques.....		
Clinique neurologique et psychiatrique.....		
Clinique des maladies des enfants.....		
Clinique des maladies des femmes.....		
Clinique d'oto-rhino-laryngologie.....		
Clinique des maladies des voies urinaires.....		
Clinique chirurgicale, infantile et orthopédie.....		
Physique biologique, Radiologie et Physiothérapie.....		
Chimie biologique et médicale.....		
Chimie organique et Toxicologie.....		
Matière médicale et Botanique.....		
Parasitologie et Histoire naturelle médicale.....		
Anatomie.....		
Histologie.....		
Physiologie.....		
Pathologie interne.....		
Pathologie et Thérapeutiques générales.....		
Anatomie pathologique.....		
Chirurgie opératoire.....		
Médecine expérimentale et comparée et bactériologie.....		
Médecine légale.....		
Hygiène.....		
Thérapeutique, hydrologie et climatologie.....		
Pharmacologie.....		

Professeurs titulaires sans chaire

Chargé d'un cours de Pathologie externe.....	MM.	VALLAS.
— — Propédeutique de gynécologie.....		CONDAVIN.
— — Chimie minérale.....		BARRAL.
— — Urologie.....		GAYET.

Chargés de cours complémentaires

Anatomie topographique.....	MM.	PATFL.
Orthopédie.....		LAROYENNE.
Puériculture et hygiène de la première enfance.....		CHATIN.
Chirurgie expérimentale.....		LERICHE.
Stomatologie.....		TELLIER.

Agrégés

MM.	MM.	MM.	MM.
NOGIER.	COTTE.	CORDIER V.	MAZEL.
GARIN.	DUROUX.	ROUBIER.	SANTY.
SAVY.	TRILLAT.	FAVRE.	DUNET.
FROMENT.	SARVONAT.	BONNET.	CHALIER André.
THEVENOT Lucien.	FLORENCE G.	RHENTER.	CHALIER Joseph.
PIÉRY.	ROCHAIX.	LEULIER.	NOEL.
			CORDIER Pierre.

M. BAYLE, secrétaire.

EXAMINATEURS DE LA THÈSE

MM. Etienne MARTIN, Président ; FROMENT., Assesseur
MM. CORDIER et MAZEL, agrégés.

La Faculté de médecine de Lyon déclare que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leurs auteurs, et qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE VÉNÉRÉE DE MON PÈRE

A LA MÉMOIRE CHÉRIE DE MA SŒUR JEANNE

A MA MÈRE ET MA GRAND'MÈRE

En retour de tant de tendresse, c'est un bien faible hommage que cette dédicace. Je leur offre néanmoins ce travail en témoignage d'amour filial et de gratitude infinie.

A MA FIANCÉE

A TOUS LES MIENS

MEIS ET AMICIS

A MON MAITRE ET PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR ETIENNE MARTIN

*Professeur de Médecine Légale et de Déontologie
à la Faculté de Médecine de Lyon.*

Depuis le jour où, sous sa haute direction, fut commencé ce travail, nous avons toujours trouvé en lui un maître bienveillant, un guide éclairé et sûr.

Nous voulons lui exprimer ici notre reconnaissance, pour les conseils précieux qu'il nous a donnés et, pour le grand honneur qu'il nous fait en acceptant la présidence de notre thèse.

A MES JUGES

A MES MAITRES

DES FACULTÉS DE MONTPELLIER ET DE LYON
ET DE L'ÉCOLE DU SERVICE DE SANTÉ MILITAIRE

AVANT-PROPOS

Voici un an déjà, nous avons accepté de consacrer notre thèse à l'étude médico-psychologique d'un écrivain français.

D'aucuns nous en blâmeront, de ceux qui prétendent cloîtrer le médecin dans la clinique. D'autres, jugeant peut-être ce genre extrêmement facile, ne nous accorderont qu'un sourire supérieur ?

Qu'importe, nous garderons pour nous l'amertume de la tâche ingrate à laquelle nous nous sommes voué, et que nous aimions malgré tout.

Cliniciens, nous devons l'être tous et avant tout. Mais, au-delà de la pratique journalière, la médecine envahit aujourd'hui tous les domaines, renverse toutes les barrières. N'a-t-elle pas comme objet d'étude l'Etre humain, dans son intégrité, sous toutes ses faces, et rien de ce qui est humain pourrait-il lui être étranger ?

En tête d'un livre qui pourrait nous servir de modèle, la monographie que le Docteur Toulouse a consacré à Emile Zola, figure cette appréciation de Zola lui-même :

« ...Si vous ne vous mêlez pas de critique littéraire,

je défie bien pourtant qu'un critique puisse négliger, après vous, les documents que vous aurez fournis... »

Les ouvrages de ce genre, en effet, ne sont pas de la critique. Notre tâche est tout autre, par son but, et par ses moyens.

Par la méthode, d'abord : Tout jugement subjectif nous est, par définition, interdit, ainsi que toute appréciation intuitive. Médecin, aventuré sur un terrain inaccoutumé, nous ne devons pas nous écarter de la méthode scientifique, qui guide le diagnostic du clinicien et dirige les recherches de laboratoire.

Certes, nous ne pouvons réaliser ici une observation médicale dans toute sa rigueur. Cette étude étant rétrospective, l'observation directe nous échappe. Ne pouvant nous baser que sur la documentation indirecte, nous n'avons, du moins, fait état de traits biographiques qu'autant qu'ils étaient certifiés par plusieurs témoins, ou vérifiés à des sources dignes de foi (1).

Quant à notre but, il dépasse un homme et une œuvre ; il est d'ajouter une page à l'histoire médicale de l'humanité, et de contribuer, pour une faible part, à la solution d'un immense problème.

Depuis un demi-siècle, bien des chercheurs ont abordé la question de la parenté du Génie et de la Folie. Après vingt ouvrages, elle est restée entière, tant il est vrai qu'elle n'est pas de celles qu'une étude d'ensemble saurait résoudre.

(1) D'ailleurs comme le dit aussi le Docteur Toulouse : Dans toutes les observations les plus sérieusement prises, le médecin est obligé de se fier, pour l'histoire des faits antérieurs, au moment de l'examen, aux dires du sujet et de son entourage.

Pour se rapprocher néanmoins de cette solution, l'Institut de Médecine légale de Lyon, depuis vingt-cinq ans, a mis au jour des thèses d'un genre nouveau. Sous la haute direction de Monsieur le Professeur Lacassagne et de Monsieur le Professeur Etienne Martin, nos prédécesseurs ont étudié les principaux génies névropathiques de la littérature, avec une impartialité et une méthode que nous nous sommes efforcés d'imiter.

Chacun d'eux, au terme de son travail, a posé une conclusion partielle, un diagnostic limité au sujet examiné.

Pour que ces travaux ne soient pas inutiles, il faudra qu'un chercheur de l'avenir, doué de la puissance de synthèse nécessaire, coordonne les résultats de tous ses devanciers en une conclusion définitive sur la nature psychologique du Génie.

Celui-là, qui couronnera notre œuvre collective, nous l'admirons d'avance, sans l'envier : notre tâche, si restreinte qu'elle soit, nous a suffi. Car de tous ceux qui dressèrent nos vieilles cathédrales, les acclamations de la foule allaient au maître ouvrier, qui, le jour de la consécration, allait fixer au sommet de la flèche, la croix d'or qu'il avait forgée. Mais un peu de gloire revient à tous ceux qui peinèrent à cette tâche, à chacun des humbles artisans qui posèrent les fondations, cintrèrent les nervures des voûtes, ou dressèrent les arcs-boutants.

INTRODUCTION

Celui que nous avons choisi comme sujet de cette étude est un de ces « *poetae minores* » un de ceux qui, malgré leur génie, ont vécu en marge de la gloire véritable, et que le grand public connaît peu.

Mais peu nous importe l'opinion de la foule qui accourt auprès des tréteaux de Tabarin, sans s'arrêter devant les purs joyaux que polissent les orfèvres patients du Verbe. Le coin que nous avons élu pour nos recherches nous semble maintenant plus beau que tous les autres, de toute la peine qu'il nous a coûtée.

Notre tâche a été rendue assez difficile, par les lacunes de la littérature antérieure sur Villiers. Sa personne physique a vivement frappé tous ceux qui l'ont connu, et nombreux sont ceux qui ont ajouté un trait à cette étrange silhouette. Plus rares, ceux qui ont compris cette âme tourmentée ; nul n'a abordé l'étude de la foi religieuse de Villiers, ou de sa vie sentimentale, dont nous ne savons rien de précis, mais qui dût être douloureuse, si l'on en juge par l'infinie lassitude de certaines pages.

Pour l'œuvre, beaucoup l'admirent, mais presque rien n'a été écrit.

Nous n'avons pas cherché à combler ces lacunes : Les proportions de cette thèse nous interdisaient même une étude complète. Nous nous sommes bornés à étudier certains côtés, à en relever un à un les traits pathologiques, et à les rapprocher des descriptions cliniques des maîtres de la Psychiatrie.

Si l'on nous reconnaît quelque mérite, nous voulons qu'il revienne intégralement à tous nos maîtres, passés et présents.

Dans leurs cours, au lit du malade, ou dans les laboratoires où ils nous ont initié aux techniques élémentaires, ils nous ont appris la méthode dans la recherche, la patience dans l'effort, la prudence dans les conclusions.

Nous voulons surtout témoigner notre gratitude à Monsieur le Professeur Etienne Martin. Pendant toute une année, à ses cours magistraux, ou à l'Institut de Médecine légale, nous avons appris près de lui que la Médecine s'évade aujourd'hui de ses limites anciennes, pour s'attacher à l'Humanité sous tous ses aspects, jusqu'en ses laideurs, ses souffrances et ses anomalies.

Pendant ces mois de recherches, il nous a guidé de ses conseils dans les détours, nouveaux pour nous, de la psychiatrie, il a modéré nos efforts impatients et nous a orienté vers notre conclusion définitive.

Nous lui en conservons un gré infini.

Il nous reste un dernier devoir, que nous ne voulons pas omettre. Puisque, cette page tournée, nous devons taire tout sentiment personnel, pour n'être plus qu'un

chercheur impartial, qu'il nous soit permis d'exprimer notre admiration sincère pour celui qui fait l'objet de cette thèse. Bien souvent, au cours de l'étude de son œuvre, nous avons frôlé cette grande âme hautaine jusqu'en ses puérités, jusque dans ses tares, et nous avons suspendu notre recherche pour admirer simplement.

En maintenant, nous devons prendre pour devise la phrase du Docteur Toulouse, que nous nous excusons de citer encore :

« Pour moi, bien que j'aie aussi une opinion, je me suis efforcé de la compter pour rien. Je ne suis d'ailleurs, ni littérateur, ni peintre, ni sculpteur, simplement médecin et travaillant comme tel un coin du champ scientifique... »

PREMIÈRE PARTIE

La Vie de Mathias-Philippe-Auguste de Villiers de l'Isle-Adam.

« ...Aucun rang ne lui sied,
il demeure hors cadres ; il a été
Lui obstinément, La vérité, c'est
qu'aucun homme au monde n'a
ressemblé à celui-là... »

(H. ROUJON).

Tout n'est qu'étrangeté, dans le caractère et la vie de celui qui fait le sujet de cette étude : Ame insaisissable et mouvante qui sembla toujours déborder, se disperser en confidences et qui, en réalité, resta jalousement repliée, ignorée de tous ; émouvante destinée de cet homme, héritier d'un des plus grands noms de France, qui vécut en bohème et mourut sur un lit d'hôpital.

Même parmi ceux de ses contemporains qui approchèrent de plus près Villiers de l'Isle-Adam, bien peu crurent à la « légende » de cette haute naissance. La longue lignée d'ancêtres illustres dont il se targuait, leur parut sans doute un rêve merveilleux de ce « dormeur éveillé », un mirage de plus ajouté à tous ceux dont il aimait à s'entourer.

Comment s'étonner dès lors que certains écrivains,

mal informés (1) aient interprété ses dires sur ce point, comme des manifestations d'une manie nobiliaire, et en aient fait un stigmate de déséquilibre mental. Nous ne saurions nous désintéresser de cette question, qui est en somme celle de l'hérédité de Villiers. Mais nous n'aurons pas à nous engager dans une discussion qui dépasserait et notre compétence et les limites de cet ouvrage. D'autres (2) l'ont fait avant nous et ont tranché la question. Sur ce point tout au moins Villiers n'a pas menti, et sa mégalomanie réelle n'eut point à s'exercer. Il était bien le descendant de cette illustre famille dont ont trouve de fréquentes mentions dans les chroniques, dès 1067, et qui donna à la France un porte-oriflamme, un maréchal et plusieurs autres grands dignitaires du royaume. Originaires de l'Île de France, ayant droit de seigneurie sur Villiers-le-Bel et Dromont, les Villiers de l'Isle-Adam se fixèrent ultérieurement en Bretagne. A partir du dix-septième siècle, tous servirent sur les vaisseaux du Roi.

Au moment de la Révolution, le grand-père de l'écrivain, Jean-Jérôme de Villiers, baron de l'Isle-Adam, ayant émigré en Angleterre, se trouva, à son retour, dans une difficile situation pécuniaire. Il avait épousé, en 1797, Marie-Gabrielle d'Hamon de Treveno (3) dont il eut sept

(1) « ...Villiers et Barbey s'attribuaient, comme le font fréquemment les déséquilibrés, une extraction fabuleuse ; celui-là prétendait être un descendant du célèbre maréchal et grand maître de Malte... » (Max NORDAU. *Dégénérescence*).

(2) Voir à ce propos les excellents ouvrages de E. de Rougemont et de Pontavice de Heussey.

(3) Des recherches faites en Bretagne, sur les familles de Treveno

enfants. Ne pouvant les doter ni les établir il les dispersa dans les couvents ou les séminaires. Joseph-Toussaint-Charles qui devait être le père de l'écrivain, entra à Saint-Sulpice, pour en sortir bientôt d'ailleurs, malgré l'opposition paternelle.

Parmi les représentants de cette génération, oncles et tantes de Mathias, il faut citer l'abbé Victor, docteur en Sorbonne, curé-doyen de Ploumillau, que rapproche de son neveu, sa vaste intelligence et aussi certains côtés étranges (1). Sa sœur Julie, bien qu'ayant un grand fonds de piété, quitta son couvent pour se marier. Les biographes en disent : « C'était une enfant étrange ». Nous n'avons pu obtenir sur elle de plus amples renseignements.

Le Père de l'Ecrivain.

Joseph-Toussaint-Charles de Villiers, marquis de l'Isle-Adam. — Après l'incartade qui lui valut la colère paternelle, l'échappé de Saint-Sulpice fonda en Bretagne une étude de « chercheur de trésors ». Tourmenté de « l'esprit d'aventure de ses ancêtres marins et de chimériques espoirs de fortune », il se proposait de retrouver, dans les landes ou sous les ruines du pays d'Armor, les espèces ou bijoux précieux enfouis là à diverses époques, surtout pendant la Chouannerie. Pour réaliser ces beaux rêves, il bouleversait les études de notaire, harcelait de demandes les tribunaux, faisait ouvrir des chantiers. A ce jeu, il

et de Carfort (dont était la mère de l'écrivain), ne nous ont fourni aucun renseignement que nous puissions retenir dans cette étude.

(1) Il lui arriva, dit-on, de prédire sa mort deux jours à l'avance, avant tout symptôme de maladie.

dissipa promptement la petite fortune des siens. Plus tard, à Paris, nous le retrouvons à la tête de chimériques entreprises, comme cette fameuse société par actions des Galions de Vigo qui « fit la joie de la finance de la fin du Second Empire ». L'idée fixe des richesses ne fit que croître en lui : il mourut, en plein délire, croyant avoir doté son fils d'une fortune incalculable (1).

Voici ce que dit de lui un de ses parents, Pontavice du Heussey :

« Je ne pense pas qu'il ait jamais existé, dans le réel ou dans le roman, un caractère plus extraordinaire que celui du père de Villiers. Le marquis de Villiers était possédé de la vision fulgurante, éblouissante, de l'or ; *son fils hérita de cette hantise*, et c'est lui qu'il a peint dans cette phrase d'une de ses nouvelles : « J'ai sens que je porte en mon âme le reflet des richesses stériles d'un grand nombre de rois oubliés... ».

La Mère de l'Ecrivain.

Marie-Françoise Le Nepvou de Carfort. — Orpheline de bonne heure, elle fut élevée par sa tante, Mlle de Kérinou. A l'âge de vingt-cinq ans, elle épousa le marquis de Villiers. Effacée et timide, elle semble n'avoir pas laissé d'autres souvenirs que ceux de sa piété, de sa douceur, et de son infinie indulgence pour son fils.

L'Enfance et l'Adolescence.

Jean-Marie-Mathias-Philippe-Auguste de Villiers de l'Isle-Adam, naquit à Saint-Brieuc, le 7 novembre 1838.

(1) « Véritable monomane », c'est ainsi que le qualifie E. de Rougemont.

On fêta sa venue dans ce cercle de famille quelque peu morose où l'humeur fantasque du marquis Joseph faisait souvent souffler la tempête. Jamais enfant ne fut plus choyé. Il devint, pour sa mère et sa tante, le but même de la vie. Aussi devint-il vite « capricieux, fêru de cent manies idiotes, volontiers hautain à ses heures, bref, peu sympathique à tout prendre » (Tournemine). Une fois même paraît-il, à l'âge de huit ans, il s'enfuit avec des bohémiens et ne fut retrouvé que plusieurs jours plus tard. Devenu homme, il aimait à rappeler cet épisode de sa jeunesse en le présentant comme une randonnée romantique de plusieurs années à travers l'Allemagne, le Tyrol, l'Italie. Ces transpositions fantastiques de la mémoire lui étaient coutumières et enchantaient ses auditeurs. Mais, dépouillée des voiles tissés par une imagination délirante et un amour ingénu de la fabulation, la « jeunesse bohémienne » de Villiers se réduit en somme à un assez mince incident, escapade plutôt que fugue véritable, et dont l'authenticité n'est même pas certaine. Le comte de Tournemine, dans la plaquette qu'il a consacré à Villiers, refuse d'y ajouter foi.

Pendant l'adolescence il fit preuve d'un goût très vif pour la solitude et la songerie.

« Il vivait, nous dit Pontavice, d'excentricité et de rêve, ce qui le rendait distrait, songeur, peu prévenant pour l'entourage. »

Une de ses cousines raconte qu'il s'enfermait souvent pour écrire et que c'était alors un vacarme indescriptible, un bruit de meubles qu'on bouscule, des plaintes,

voire des hurlements sinistres, des mélodies soulignées d'accords de piano (1).

Même en dehors du milieu familial, pendant les années de son éducation, à l'institution Saint-Charles, puis au lycée de Saint-Brieuc, nous retrouvons Villiers, toujours amoureux de solitude, poursuivant sa rêverie pendant les classes et les récréations, travaillant un peu, le plus souvent « à côté », écrivant beaucoup en cachette, quoi qu'en aient maîtres et surveillants.

La vingtième année fut marquée chez lui par une grande passion. De celle qui l'inspira nous savons peu de chose, sauf qu'elle mourut bientôt, laissant le futur écrivain meurtri pour longtemps. Ce fut un court et chaste roman, tout ce que nous savons de la vie passionnelle de Villiers. Sauf cette fiancée de son adolescence, à la mémoire de laquelle il dédia ses premiers essais poétiques, aucune femme n'a laissé de trace dans son œuvre et sur ce point il a fermé jalousement sa vie (2).

Dans les années qui suivent, se place un premier séjour à Paris. Introduit à la Brasserie des Martyrs où se recruta le Parnasse, collaborant à la *Revue Fantaisiste*, Villiers

(1) Villiers chez qui l'inspiration s'accompagnait d'une véritable « ivresse émotionnelle », conserva jusqu'à la fin ces étranges méthodes de composition.

« ...ses efforts de pensée se traduisaient par de sonores éclats de rire, par des bonds et par des gestes désordonnés. »

(H. ROUJON).

(2) Néanmoins, dans plusieurs de ses contes, et surtout dans *l'Eve future*, on trouve un infinie amertume, parfois de véritables cris de désespoir sur la misère de l'amour humain et la médiocrité de son objet, qui permettraient de supposer, si les suppositions étaient ici de mise, qu'il y eut dans la vie de Villiers d'autres passions, probablement malheureuses.

connut C. Mendès, Leconte de l'Isle, Marras et surtout Baudelaire avec qui il devait se lier d'une longue amitié. Des affaires de famille le forcent à retourner en Bretagne où il restera deux ans, partie à Montfort-sur-Mer, chez son ami Le Menant, « notaire par profession et commentateur des Ecritures par manière de récréation philosophique », partie à l'Abbaye des Bénédictins de Solesmes.

De son éducation première, de ce séjour dans une atmosphère de foi agissante, son esprit conserva une empreinte de religiosité qui ne s'effaça jamais. Mais la foi chez Villiers, se conciliait avec un goût très vif pour l'occultisme et des audaces de pensée et de langage, allant jusqu'au blasphème qui semblait l'attirer (1).

Il revient à Paris en 1862. Pendant quelques années, la vie est relativement large pour lui et pour les siens. Il fait plusieurs séjours en Suisse, ou à Munich, près de Wagner. A partir de 1870, sauf une tournée de conférences en Belgique, il ne quitte plus Paris. On ne pourrait pourtant imaginer vie plus errante que la sienne, plus irrégulière aussi. Il est difficile de suivre sa trace et ses meilleurs amis même le perdent de vue pendant des mois entiers. Pendant l'Année Terrible, c'est dans sa biographie un trou noir : Nous sommes dans l'ignorance absolue de ce qu'il fit pendant cette période (2).

(1) « Ce Breton catholique fréquentait Satan encore plus que Dieu. »

(ROUJON. *Revue Bleue*).

« Il aimait en Baudelairien le blasphème, pour ses occultes effets, le risque immense d'un plaisir qui se prend aux dépens de Dieu même. »

(R. de GOURMONT. *Le livre des Masques*).

(2) « Il est peu probable qu'il ait été au feu. Cependant il

C'est à partir de ce moment que commence pour lui cette dure vie de misère, jalonnée de deuils et de déboires, qui se fera plus lourde d'année en année, ploiera ses épaules et l'abattra enfin. La mort de la tante de Kérinou, dont la petite fortune était placée en viager, la dilapidation des dernières bribes du patrimoine par le marquis Jérôme, toujours engagé dans de fantastiques spéculations, ont amené, pour Villiers et les siens, la misère noire (1). Il vit péniblement, en donnant ses *Contes Cruels* à des revues éphémères. Sa mère meurt en 1882. Son père, hémiplegique, succombe en 1885, en plein délire des richesses. C'est dans ce « moment d'angoisse tragique », ces années de privations et de chagrins, que se placent ce qu'on a appelé les « actes déroutants de la fin de sa vie ». Mais, depuis des années déjà, plus encore que les deuils ou les brusques coups du sort, les petits déboires, les dégoûts quotidiens, la succession ininterrompue des mornes jours de gêne, les soucis d'argent, continuels et dégradants, avaient aigri son caractère et émoussé son énergie.

G. Kahn nous le représente « ...de rapports difficiles, susceptible parce que malheureux... inquiet, ombrageux, tout à fait incapable d'une concession à un goût directorial... ». Cependant, malgré cette vie qui eût brisé un

s'amusait à raconter à ses amis des batailles fantastiques et meurtrières dont il venait d'être témoin... » (E. de ROUGEMONT).

On ne saurait ajouter foi entière à ces récits de Villiers, l'amour puéril de la fabrication étant un des côtés psychopathiques essentiels de son caractère, comme nous le verrons plus tard.

(1) « Il descendit jusqu'au plus atroce dénuement, il fut contraint d'écrire par terre, faute d'un meuble et avec un bout d'allumette... » (ROUGEMONT).

autre, Villiers ne sombra jamais dans le découragement total. Au-dessus de la misère et des vilenies, son âme sut se maintenir haute et fière, soutenue qu'elle était par de fermes appuis, qui ne lui firent jamais défaut : l'*Amour de la vie*, l'*Amour du Rêve*, l'*Orgueil*.

L'Amour de la Vie.

L'instinct de la conservation avait en Villiers de solides racines, encore affermies par sa foi religieuse (1). Même aux pires moments, il ne semble pas avoir songé au suicide. Désespéra-t-il même ? C'est peu probable. Tout au contraire, il fit preuve sans cesse, comme son père, d'« ...une extraordinaire promptitude à l'espoir, une extrême endurance contre le découragement ». (G. Kahn).

C'est le plus haut degré où puisse être porté l'instinct de conservation : la forme active, réaction dynamique, se traduisant à la fois par l'énergie et la lutte contre les difficultés du présent et par l'espérance en l'avenir.

Cette énergie vitale ne se départit pas au cours de la maladie qui devait l'emporter : jusqu'à son dernier souffle, il lutta désespérément. Peut-être même, faut-il interpréter la *patophobie* que nous relèverons en lui comme une exagération morbide de l'instinct de conservation.

Amour du Rêve.

Le secret de Villiers fut, que misères et douleur, tout ce que fut sa vie, ne lui parvinrent jamais que comme des ombres vagues ou des résonances lointaines. Entre

(1) Aimant la vie, malgré les blessures qu'il en recevait, en idéalisant les laideurs, en sublimant les beautés... (ROUJON).

elles et sa conscience s'interposait le Rêve qui lui cachait la dure réalité.

Le Rêve (1) l'avait saisi tout entier, dès son enfance, où il délaissait les jeux de ses compagnons, pour vivre en des promenades solitaires, parmi les personnages de ses fictions. Dès lors, il ne relâcha plus son étreinte et Villiers vécut toujours en plein mirage, entouré d'un brouillard fantastique. Au fond de lui-même, son imagination dressait sans relâche des décors nouveaux, des palais somptueux des Mille et une Nuits, fantasmagories dissipées aussitôt et remplacées par d'autres, si le hasard d'une improvisation devant un cercle d'auditeurs, ne prolongeait pas un peu leur existence éphémère.

C'était ce qui lui donnait cette démarche de « dormeur éveillé » et ces yeux hallucinés dont se souviennent tous ceux qui l'ont connu. Parfois des crises de « *délire imaginaire* » l'arrachaient entièrement à la vie réelle, réalisant de véritables « fugues psychiques ». C'était alors des absences momentanées, ou des monologues confus, coupés de rires, d'exclamations.

« ...il était la proie d'un démon familier qui l'envahissait à certaines heures, le transfigurait, l'enlevait au-dessus de soi-même, puis sortait de lui, le laissait vide... »

Hugues le Roux, à qui nous empruntons cette citation, ajoute : « Villiers n'a jamais été le maître ni de son esprit,

(1) Par Rêve nous entendons ici non pas l'activité mythique normale, volontaire et vraiment créatrice, mais une activité déséquilibrée, quasi délirante, enchaînant des images vagues ou incomplètes en association, ayant un caractère marqué de subjectivité ou de fantaisie.

ni de son âme ». Le maître ? Non peut-être. Mais eût-il pu chasser ces tyranniques chimères qu'il ne l'eût pas voulu, préférant à tout le Rêve, le merveilleux opium dont il s'enivra jusqu'à la mort.

« Rêver, fait-il dire à un de ses personnages, c'est contempler, au fond de ses pensées, un monde occulte dont les réalités extérieures sont à peine le reflet ! ...Au fond, rêver c'est mourir, mais c'est mourir, au moins, en silence, et avec un peu de ciel dans les yeux... »
(*La Révolte*).

Que lui importaient, dès lors, les vulgarités et les laideurs de sa vie, qu'augmentaient encore sa négligence et son désordre. Il descendit, un à un, les degrés de la déchéance, les yeux fixés sur ses mirages lointains.

L'Orgueil.

Dès son enfance, il se montra « volontiers hautain à ses heures ». A son arrivée à Paris, vers 1857, Villiers, par sa facilité d'improvisation, par son physique de « jeune gentilhomme Louis XIII », enthousiasma les premiers cercles littéraires où il se produisit. L'envie ne s'était pas encore manifestée. On le sacra grand génie (1). L'orgueil put croître librement en lui et l'envahir tout entier : *Orgueil nobiliaire*, fruit de son hérédité. *Orgueil intellectuel et littéraire*, né de ses premiers succès, tout contribuait à l'élever, à ses propres yeux, bien au-dessus de la foule. Il aimait à se définir et à définir les grands artistes par sa célèbre comparaison des parfums d'Orient.

(1) « Ce fut conquérant, magnifique et meurtrier pour lui. Il a payé ces quelques mois d'enivrement de vingt-huit années de déboires. »
(H. ROUJON).

« ...Nous sommes pareils à ces cristaux puissants, où dort en Orient, le pur esprit des roses mortes et qui sont hermétiquement voilés d'une triple enveloppe de cire, d'or et de parchemin... »

Mais nous ne sommes pas pareils (et c'est là notre crime) à ces flacons remplis de banals parfums, tristes et stériles fioles qu'on dédaigne le plus souvent de refermer et dont la vertu s'aigrit et s'évente à tous les souffles qui passent... »

Son orgueil chercha à se définir de façon plus précise. Dans l'œuvre, deux des principaux personnages, Axël, comte d'Auersberg et lord Ewald de l'*Eve future*, se ressemblent étrangement, peuvent se fondre en un type unique de jeune gentilhomme, cachant sous des dehors courtois une amère misanthropie, vivant loin de ses semblables et partageant son existence entre l'étude, la chasse et la rêverie.

Ces deux personnages semblent de proches cousins, un peu idéalisés du jeune Mathias de Villiers de l'Isle-Adam. Ils sont, surtout ce que Villiers aurait voulu être, et cette auto-représentation, ce « *narcissisme intellectuel* » ne nous étonne pas de lui, dont on a pu dire que « nul ne fut plus subjectif ».

Pour bien comprendre Villiers, il faut se souvenir que rien dans son atavisme, ne l'avait préparé à la vie qui fut la sienne. Ce gentilhomme breton portait en lui une hérédité accumulée par dix générations d'hommes d'action et de gens de mer (1). Nous reconnaissons en lui,

(1) « Son personnage dramatique fondamental, dit G. Kahn, est l'aventurier de haute race et de grande envergure. »

Voir aussi l'article de G. Kahn, au sujet de l'amitié de Villiers

au début de sa vie tout au moins, une tendance au « *déploiement de la faculté de puissance* », traduite par le goût des aventures et de l'audace.

Th. Ribot qui range cette tendance parmi les passions visant à l'expansion de l'individu, la décrit ainsi : « Coût des aventures et ses modes, réductibles à une tendance unique, celle d'oser, de risquer, de dépenser une bouillante énergie au danger... Les conquistadores des xv^e et xvi^e siècles sont de cette nature... ».

Mais, dans le Paris du Second Empire, la carrière de conquistador n'était plus de mise. Le grand seigneur qu'était Villiers dut ployer les épaules pour franchir la porte basse de la misère, et le poète hautain dut monnayer en gros sous, au guichet de la vie, les purs joyaux de son esprit. En cette vie étriquée, son âme se rapetissa : certaines de ses qualités devinrent des défauts. Son orgueil se ternit et s'épancha en petits côtés vaniteux.

La Vanité.

Villiers avait un penchant puéril pour les ordres honorifiques. S'étant vu refuser les Palmes Académiques, malgré ses sollicitations, il possédait au moins toute une brochette d'ordres non reconnus, comme la Couronne d'Acier, que lui décerna S. M. Antoine Orelie I^{er}, roi d'Araucanie, cet aventurier doublé d'un mystificateur, une des figures les plus curieuses de cette époque (1).

pour cet extraordinaire M. de Tounens, véritable conquistador attardé au xix^e siècle.

(1) Vers le milieu de sa vie, Villier entreprit un voyage en Angleterre, à la suite d'un vague agent matrimonial, qui le pré-

Sitôt hors de France il arborait de plus les insignes de la Chevalerie de Malte.

Du récit d'une soirée à Munich, dans « le Collier des Jours », de Judith Gautier, nous extrayons le passage suivant :

« ...Au buffet, Villiers de l'Isle-Adam causait avec la comtesse Muchanoff qui paraissait s'émerveiller de lui. Il avait épinglé sur son habit noir la décoration des chevaliers de Malte — une petite croix ancrée en émail blanc — et il expliquait qu'il était grand-maître de cet ordre (!), un de ses aïeux l'ayant été en 1520... »

Cette même Judith Gautier nous dit encore :

« Villiers avait l'ambition d'être un grand acteur — peut-être l'était-il. Pendant longtemps il eut un rêve qui l'occupa uniquement, celui d'apprendre le rôle d'Hamlet et de l'interpréter mieux que personne. Il dépensa même des sommes importantes pour l'achat d'un costume admirable, en velours noir garni de jais. Il le revêtait souvent et seul dans sa chambre, devant une glace, il passait des nuits à chercher des effets. Un maillot rembourré avait seul survécu à ce costume, et Villiers le mettait quelquefois, pour aller dans le monde, quand il voulait avoir de belles jambes... »

La Vie Sociale.

Le récit qui précède remonte à 1868, au moment où Villiers était l'hôte de Wagner et faisait, dans les salons de Munich, figure de grand seigneur. Mais, dans les

senta (sans succès d'ailleurs) à la fille d'un riche marchand de la Cité. Pour cette entrevue, Villiers se munit de sa brochette d'ordres au grand complet, et aussi, nous dit G. Kahn, d'un manteau d'apparat en velours vert... Mais on ne sait où finit l'histoire et où commence la légende.

années qui suivent la guerre, il descend lentement à la vie errante de noctambule et de bohème qui sera la sienne désormais, « cette existence excentrique et dévorante qui a hâté sa fin en lui brûlant le sang et les viscères ».

Détestant le jour et le soleil qu'il appelait « un astre hideux », il attendait la nuit pour désertier les sordides chambres d'hôtel où le claustrait sa pauvreté : il se réfugiait alors en quelque brasserie ou errait par les rues qu'il aimait à célébrer en poète qu'il était.

« ...C'est le long des trottoirs, au terrasses des cafés, accoudé sur les tables maculées des brasseries, qu'il a conçu, raconté, discuté, écrit même ses plus belles œuvres... Pour que sa pensée se dégageât bien, il lui fallait la discussion, l'interlocuteur surtout... » (1)

Aussi avait-il beaucoup d'« amis », amis de rencontre qui venaient à lui, magnétisés par son inexprimable séduction, le pouvoir de fascination et d'envoûtement qu'il exerçait sur tous ceux qui l'approchaient, et qui restaient, charmés par sa façon, le déroulement d'images fantastiques et chatoyantes qu'était sa conversation. Mais c'était là des amitiés toutes superficielles (2) et, à travers le flot de paroles, Villiers ne livrait rien de lui.

« ...Causeur intarissable, le plus original des causeurs, il était capable de parler toute une nuit à des soupeurs de hasard, et de les planter là sans leur avoir rien dit. Il gardait en réserve des trésors de silence. » (H. Roujon).

(1) E. de Rougemont.

(2) Il eut peu d'amitiés dans sa vie, Pontavice d'abord, puis Baudelaire, et plus tard Huysmann.

Son extrême sociabilité de surface cachait une misanthropie qui s'échappe dans un de ses contes en cette phrase d'une amertume infinie :

« ...Ah ! qu'importe, le plus court aujourd'hui, n'est-ce pas de serrer la main à tout le monde... »

Cette MISANTHROPIE, cet isolement moral (1), sa HAINE DES FOULES et des collectivités, son MISONÉISME forcené qui le faisait éclater en plaisanteries macabres à chaque nouvelle invention (2), son insouciance prodigieuse des besoins matériels de la vie, la négligence ou l'excentricité de sa tenue, sa prodigalité, autant de TROUBLES DU PSYCHISME SOCIAL TRADUISANT L'INADAPTATION RADICALE AU MILIEU, autant d'éléments dont nous aurons à faire état plus loin pour établir son Egotisme.

Ces troubles se manifestèrent aussi par des symptômes plus graves et nous touchons ici aux « actes déroutants » de la fin de sa vie. Ils lui ont été sévèrement reprochés, mais nous ne pouvons lui attribuer pêle-mêle, tous les épisodes que lui prête la tradition. De la véritable légende fantastique qui a couru sur Villiers, une grande partie a été forgée par l'écrivain lui-même, qui, mythomane incorrigible, ne distingua jamais très bien le Rêve et le Réel. La tradition verbale s'est emparée de cette légende la déformant quelque peu. La méchanceté et la raillerie ont fait le reste. Des faits en question nous ne retiendrons que ceux qui sont reconnus par tous ses bio-

(1) « Je me suis toujours senti seul, même à côté d'une femme aimée ou d'un ami. » *Lettre de Villiers à Pontavice.*

(2) « ...Villiers avait voué à la science moderne... une haine de moine. Le téléphone et le télégraphe l'avaient positivement indigné... »
(ROUJON).

graphes. Encore renonçons-nous à en fixer exactement les proportions et les détails.

La candidature de Villiers au Trône de Grèce. — Il faut lire dans la biographie de Villiers par R. de Pontavice les amusants détails de cette affaire. Un entrefilet de journal, rédigé par un mystificateur, annonça un jour que l'Empereur avait élu Villiers comme candidat de la France au Trône de Grèce, alors vacant. Le héros de cette information fut tout le premier à prendre la chose au sérieux, la trouvant toute naturelle : il sollicita même du souverain une audience pour exposer ses droits. Il fut reçu par un chambellan, mais s'y rendit en tremblant, persuadé qu'on voulait le faire disparaître et ne voyant partout qu'oubliettes, planchers qui s'entr'ouvrent et assassins apostés :

« ...Ayant de partir, dit Pontavice, il avait fait son testament et l'avait envoyé à mon père... Il refusa de parler, posa ses pieds partout avec d'injurieuses précautions, répondit froidement aux avances de son interlocuteur et lui lança quelques regards et quelques sourires profondément significatifs auxquels le grand chambellan ne comprit rien du tout.

Le Prétendant rentra chez lui l'oreille un peu basse, en grande terreur de la police secrète, imaginant qu'il allait être arrêté, jeté dans un cachot, tué peut-être ; il se barricada dans sa chambre et n'en bougea pendant huit jours... »

Le Procès Perrinet Leclecq. — Ici encore, nous retrouvons la même exagération malade de l'orgueil, la même insuffisance dans la critique de la réalité.

Découvrant par hasard qu'un vieux mélodrame de la Porte Saint-Martin, au répertoire depuis longtemps déjà,

présentait un de ses ancêtres, le maréchal Jean de Villiers de l'Isle-Adam, comme rebelle et traître à son roi, Villiers prend feu, somme le directeur de suspendre les représentations, puis accumule ultimatums, lettres aux journaux, papier timbré. Le tout finit pas un procès en règle, intenté à propos de ce mélodrame poussiéreux, aux héritiers de l'auteur, mort depuis des années, pour sauvegarder la mémoire du maréchal, qui lui, reposait dans sa tombe depuis quatre cents ans.

Avec les années, les côtés psychopathologiques du caractère de Villiers, déséquilibre affectif et déviation du sens critique, vont en s'accroissant : il va accumuler les excentricités et les aberrations, nous le voyons successivement, après 1880, solliciter les Palmes Académiques, se porter candidat au Conseil Général de Paris (pour prouver son sens pratique, dit-il), proposer à son comité électoral d'affolants projets de réformes, enfin entreprendre en Angleterre ce fameux voyage matrimonial qui se termina par un piteux échec.

Il semble à peu près certain qu'il fut moniteur de boxe dans un gymnase. E. de Rougemont le reconnaît et ce trait nous a été confirmé par un de ses contemporains qui l'approcha fréquemment.

La Maladie et la Mort.

Nous n'avons aucun renseignement sur les antécédents pathologiques de Villiers. En 1888, après quelques mois de surmenage excessif, débute une asthénie progressive, qui vers le début de 1889, le force à garder le lit. Résigné au repos absolu il quitte Paris pour Fontenay-sous-Bois. Ici se place une période de rémis-

sion, avec améliorations notables des symptômes fonctionnels et généraux. Villiers se croit atteint d'une maladie de cœur, et ses lettres quasi journalières à Mme Mery-Laurent, témoignent sous une gaieté forcée d'un réel fléchissement de son caractère.

Au début du mois d'avril, il consulta le Docteur Robin qui « reconnut un cancer, lui déguisa la vérité en lui avouant une dilatation d'estomac » (1) et le rassura par des prescriptions purement hygiéniques. Villiers exulte : il est pleinement rassuré, et s'installe au printemps à Nogent.

Mais en juillet, survient une aggravation brusque des symptômes généraux et fonctionnels. Le 12 juillet, il est transporté à la Maison de Santé des Religieux hospitaliers de St-Jean-de-Dieu, rue Oudinot.

A son entrée l'état du malade est très alarmant. L'asthénie a beaucoup augmenté : dégoût pour les aliments en général ; diarrhée.

Huit jours plus tard, la teinte jaune paille du teint s'est accentuée. Le faciès est excavé. La faiblesse interdit le moindre mouvement au malade qui ne peut s'exprimer que par un faible murmure.

Dans la nuit du 18 au 19 août, il succombe après douze heures de coma (2).

Des amis dévoués qui l'approchèrent à cette période, ont rapporté, presque au jour le jour, les étapes de la maladie, et la mort de Villiers. Nous n'avons pu recueillir

(1) R. de Pontavice.

(2) Tous ces détails sur la mort de Villiers sont empruntés au livre de Rougemont.

sur ces faits aucun document plus scientifique, aucune observation médicale.

Ce serait folie, et puérilité, que de tenter de poser un diagnostic sur des bases aussi chancelantes. Sur la nature de l'affection qui détermina la mort de Villiers-de-l'Isle-Adam, nous ne pouvons que hasarder des hypothèses, nous défendant de faire plus.

En premier lieu, si nous ne faisons état que des observations de ceux qui suivirent de près la fin de Villiers, voici les seuls éléments que nous ayons : Affection ayant débuté par des douleurs semblant être d'origine gastrique, et par des troubles digestifs, ayant amené la mort après une année d'évolution. La dernière période fut marquée par une cachexie progressive. La mort fut précédé d'un coma.

Ce tableau clinique est vraiment pas trop incomplet pour qu'aucun diagnostic soit possible.

Faute de documents plus directs nous devons noter le diagnostic posé par le D^r Robin de cancer à l'estomac, ne pouvant ni l'accepter aveuglément, ni le discuter.

S'il y a eut néoplasme, et néoplasme gastrique ce que rend vraisemblable l'absence d'ascite, d'ictère vrai, de tout syndrome d'occlusion, ce fut, sans doute, une forme non-orificielle, puisqu'il n'est pas fait mention de vomissements, et que le début de la maladie affecta la forme d'une dyspepsie à évolution chronique progressive.

Le Fils de Villiers.

Une femme se trouvait au chevet de l'écrivain pendant sa dernière maladie. A son lit de mort, Villiers

se décida à régulariser sa situation avec Marie-Elisabeth Dantine qui avait été la compagne dévouée de ses plus dures années de misère.

Sur le fils qui était né à Villiers, sur ce Victor-Philippe-Auguste de Villiers-de-l'Isle-Adam, âgé de huit ans lors de la mort de son père, nous n'avons pu recueillir que peu de renseignements.

Rédacteur à la Revue littéraire « l'Idée » il mourut à l'âge de vingt ans, le 13 décembre 1905. (1)

« ...leur enfant... parti douze ans plus tard, rançon aussi de la misère obstinée... de l'existence haineuse envers les races trop illustres... »

En ces lignes, de Rougemont, faut-il voir une allusion au simple dénuement matériel, ou faut-il croire que des facteurs pathologiques héréditaires jouèrent un rôle dans la fin prématurée du dernier des Villiers-de-l'Isle-Adam ?

Conclusion.

Dupra, dans sa thèse sur l'Instabilité mentale, a noté :

« Les gens de lettres, les artistes, sont, eux aussi exposés à perdre la raison, d'abord à cause des privations que s'imposent au début de leur existence, la plupart d'entre eux, pauvres et isolés ; ensuite, à cause de leurs travaux pénibles,

(1) Voir l'acte de décès de Villiers, celui de son fils, et toutes autres pièces de l'état-civil, se rapportant à l'écrivain et aux siens, dans la plaquette du comte de Tournemine, « Auteur de Villiers de l'Isle-Adam ».

de leurs angoisses morales, des luttes de toute sorte qu'ils doivent soutenir avant d'acquérir la renommée, mais surtout par suite de la forme hallucinatoire que prennent nécessairement leurs plus fortes conceptions... »

D'autre part, Dallemagne (1) a bien mis en évidence l'importance du facteur émotif dans l'apparition et l'évolution des psychoses, surtout quand les émotions sont d'ordre pénible et agissent de façon répétée. Elles influent moins sur la psychose elle-même, qu'elles ne favorisent son action par dépression physique et psychique : les créations fantaisistes de l'Imaginaire s'objectivent alors et tendent à s'organiser en idées délirantes.

Villiers, comme nous le verrons, n'arriva pas à ce stade. Néanmoins, l'irrégularité et les préoccupations de sa vie, les conditions du travail littéraire contribuèrent à aggraver ses tendances psychopathologiques constitutionnelles et à augmenter son déséquilibre affectif et intellectuel.

(1) Docteur J. Dallemagne. *Dégénérés et déséquilibrés*.

DEUXIÈME PARTIE

L'Homme

Le Portrait

F. Coppée nous décrit Villiers en ces termes :

« Un jeune homme aux yeux bleu pâle, aux jambes vacillantes, mâchonnant une cigarette, rejetant d'un geste de tête sa chevelure en désordre, et tortillant sa petite moustache blonde, entre d'un air égaré... »

(*La Patrie*, 26 février 1883).

Des différents portraits examinés (1) nous pouvons tirer cette analyse succincte :

Le visage, dans son ensemble, est effilé à sa partie inférieure, encore prolongée par la courte barbiche blonde. Le front, très haut et très large, a les arcades sourcillères accusées. Les sourcils, écartés, longs et minces sont très obliques en haut et en dehors. Les paupières sont largement fendues, la supérieure un peu tombante. Les

(1) *Documents iconographiques utilisés* : Masque de Villiers, dessiné par Valleton, dans le *Livre des Masques*. Villiers sur son lit de mort, par Franck Lamy. Caricature de Villiers, par Coll Toc. (*Les hommes d'aujourd'hui*, n° 258) et surtout, la Photographie de Villiers, par Carjat, reproduite par Rougemont en tête de son livre.

globes oculaires sont très saillants. La commissure buccale est très accentuée à coins abaissés. Ce détail, la profondeur du sillon naso-labial et la ride verticale intersourcillière donnent à l'ensemble du visage une expression amère et désabusée.

Tous ceux qui ont approché Villiers ont été frappés de l'expression de son regard, du timbre de sa voix et de son rire. Nous ne saurions mieux faire que de les citer :

« Ces yeux d'un bleu profond et clair, ce regard très doux de visionnaire et de petit enfant. »

(Fouquier. *Profils et portraits*).

« Des yeux bleus hallucinés. » (H. le Roux).

« Sa voix comme fêlée, chevrotante, mystérieuse... »

(Bailly. *Poètes mélomanes*).

« ...une voix qui tremble, mais dont aucun de nous n'oubliera jamais l'accent magique et profond. »

(Coppée. *Loco Citato*).

« ...De singuliers rires sortaient de cette bouche, des rires naïfs, interminables, éclatants, des rires brefs, subitement interrompus, des petits rires aigus. »

De stature moyenne, mais robuste, Villiers dans la foule, frappait surtout par sa démarche hésitante, comme somnambulique.

Enfin l'écriture, dont nous avons examiné plusieurs spécimens, ne nous a paru offrir aucun caractère pathologique.

Côtés Anormaux et Pathologiques du Caractère.

On connaît la définition classique du caractère : « Manière relativement une et constante de sentir, de penser et de vouloir ». En pratique, c'est le mode de réaction,

à peu près constant et spécifique pour un individu, vis à vis des êtres et des choses : la marque distinctive d'un être, ce qui constitue sa personnalité, son moi. De la nature de cette résultante, des différences de développement et des rapports réciproques de nos diverses facultés, ressort la tonalité propre qui fera de l'un un fort, de l'autre un timide ou un inégal.

L'instabilité de la volonté, l'Egotisme, et les Troubles de l'Emotivité, la mythomanie enfin, tels sont les traits anormaux de la vie effective, intellectuelle et sociale de Villiers. Nous allons les aborder successivement pour en évaluer la portée psychopathologique.

La Volonté.

On ne saurait accuser Villiers d'avoir manqué de volonté, au sens ordinaire que l'on donne à ce mot. Toute son existence ne fut qu'une longue lutte, au cours de laquelle le courage ne lui fit jamais défaut. Au milieu des pires difficultés, « toujours il crut que le lendemain serait le plus beau jour ». Mais cette vaillance tenait surtout à sa faculté d'illusion, qui le berçait d'espérances grandioses et cachait à ses yeux les petitesse et les misères de l'heure présente (1). En réalité, il fut de ceux dont Régis a dit :

« Ce qui leur manque, de façon plus ou moins complète, c'est le jugement, la rectitude d'esprit, et surtout la conti-

(1) « Jamais je ne l'ai vu se préoccuper du Lendemain, au sens littéral du mot, car il pensait beaucoup à l'avenir et on parlait toujours... mais il ne s'inquiétait jamais de savoir s'il avait une chemise à se mettre sur le dos. » (PONTAVICE DE HEUSSEY).

nuité, la logique, l'unité de direction dans les productions intellectuelles et les actes de la vie... »

Aussi n'arriva-t-il jamais à conquérir la première place dans le monde littéraire. Malgré un travail acharné, malgré la richesse de sa vision intérieure, Villiers produisait peu et difficilement parce qu'il n'arrivait pas à arrêter les tableaux chatoyants que son imagination déroulait sans cesse, l'un succédant à l'autre, sans qu'il pût les fixer :

« ...il travaillait courageusement, mais sa pensée l'emportait ; au lieu d'écrire le drame, il regardait se mouvoir les personnages, et quand il revenait à lui, les choses vues s'en allaient. »

Th. Ribot, dans le chapitre qu'il consacre aux « affaiblissements de l'attention volontaire », a pris comme exemple de ce syndrome psychopathologique l'écrivain Coleridge. Le jugement qu'il porte sur lui pourrait parfaitement s'appliquer à Villiers :

« ...Conteur et causeur merveilleux, qui éprouvait une difficulté extrême à produire. »

et aussi le tableau clinique qu'il en trace :

« Activité intellectuelle exagérée, surabondance d'états de conscience, tendant à s'évoquer mutuellement par l'association, mais avec une abondance exagérée et suivant une véritable exagération de réflexes psychiques... »

La même tare secrète qui l'empêcha de réaliser complètement l'œuvre qu'il rêvait, entrava sa vie. En dépit de ses brillantes qualités d'écrivain, de son labeur acharné, de son extrême endurance contre les difficultés,

la vie pour lui et les siens, fut toujours pénible, et vers la fin, d'une angoisse presque tragique, faute d'esprit pratique dans ses actes, et de continuité dans ses entreprises.

Comme son père qui engageait les bribes de sa fortune en de chimériques spéculations, Villiers dévoua la plus grande partie de son temps et de son activité à de fantastiques entreprises comme sa candidature au Trône de Grèce, le procès Perrinet Leclercq, et plus tard à des compromissions plus inattendues encore, comme la tentative de mariage en Angleterre.

Un de ceux qui approchèrent Villiers, M. Alphonse Germain nous a rapporté de lui : « ...cet écrivain, quoique très pauvre, n'avait pas la notion des réalités les plus indispensables. Pour vivre, il en était arrivé à donner des leçons d'escrime et de boxe. »

Les Troubles de l'Emotivité.

La perversion de l'émotivité avait, chez Villiers, des racines héréditaires, et se manifesta dès l'enfance (1). Les secousses sentimentales de l'adolescence, la fréquentation de Baudelaire, poète d'énervements morbides, chercheur de sensations malsaines, autant d'éléments qui devaient achever de la déséquilibrer.

Il faut y joindre la musique qui amène chez certains sujets un ébranlement affectif d'intensité dangereuse. Villiers était de ceux-là. Il l'aimait d' « un amour infini

(1) Tournemine nous le représente « vivant d'excentricité et de rêve » et témoignant déjà dans ses premiers essais littéraires, d'un goût déterminé pour les œuvres macabres.

de tzigane ou d'oiseau chanteur » (1). Elle entraînait chz lui « ...des extases de visionnaire, des paroles à mi-voix semblant venir d'une autre planète, des regards vagues et perdus vers quelque infini de rêve... » (2).

Ces transports n'étaient comparables qu'avec l'état d'agitation délirante, d'ivresse émotionnelle, où le mettaient la conception et la lecture de ses œuvres. Pontavice nous rapporte à ce propos une amusante scène.

Villiers a entrepris de lire « Le Nouveau Monde » à Godfrin, directeur du Grand Théâtre de Bordeaux, mais la lecture ne dépassa pas la première phrase :

« ...A ce moment, il s'interrompt, et dans le but d'expliquer à Godfrin l'agencement de son décor, il se prit à bondir à travers la pièce, bousculant les chaises, traînant les fauteuils, décrochant les armes d'une petite panoplie accrochée au mur et accompagnant ses gestes désordonnés d'un bredouillement de phrases sans suite et de mots incompréhensibles... »

« Le balcon de fer ouvragé... ; nuit, lune, étoiles ; ...Ici, au loin, ta ligne d'argent, ô mer ! Rehauts d'or... Ah ! ah ! ah ; les voici, les voix, les voix, lointaines et fatidiques... »

Voici un coin du moi où l'émotivité semble fort exagérée, mais il s'agit du domaine du Rêve, et Villiers y vivait uniquement. A la vie réelle, à demi-voilée pour lui par les brouillards de l'imagination, il n'apportait qu'une attention inconstante, et une sensibilité comme engourdie.

De là cet air de « dormeur éveillé » dont parlent

(1) Rougemont.

(2) Bailly (*Poètes mélomanes*).

tous ceux qui l'ont connu, son incroyable distraction, l'irrégularité et le décousu de son existence.

Villiers, d'après ses biographes, « passait subitement, en deux secondes, d'une expression de physionomie craintive, effarée même, à un éclat de rire convulsif et sans cause apparente... ».

Cette *instabilité extrême de l'humeur* a été signalée chez les dégénérés par Th. Ribot et par Féré. Pour ce dernier auteur, elle est le plus souvent associée à certaines *anomalies sensorielles*, comme l'horreur pour la lumière du jour, anomalie que nous retrouvons chez Villiers, et sur laquelle insistent plusieurs de ses biographes (1).

Une autre particularité morbide, tenant celle-ci à un trouble de l'Emotivité systématique, est la *Nosophobie* ou *crainte de la maladie* (2). Judith Gautier nous rapporte là-dessus plusieurs anecdotes :

Villiers causant avec un ami, au coin d'une rue, reçoit dans l'œil une imperceptible goutte de salive. Affolé à l'idée des contagions possibles, il s'enfuit à toutes jambes et gagne l'officine du plus proche pharmacien, qui doit, pour le calmer, lui bassiner l'œil avec tous les antiseptiques connus.

(1) Féré. Je ne pense pas que les anomalies de l'émotivité puissent exister sans perversion de la sensibilité... certains névropathes ne peuvent pas supporter la lumière un peu vive, la réverbération même du soleil.

De Pontavice de Heussey (à propos de Villiers) : « Le jour l'horripilait, le soleil lui faisait horreur, avec sa lumière fausse, trop crue ».

(2) Voir nosophobie greffée sur une exagération de la cénesthésie.

DUPRÉ. *Bulletin Médical*, 1907.

Une autre fois, chez Wagner, jouant avec le chien de son hôte, un croc vient à égratigner légèrement sa main. De nouveau, fuite éperdue jusqu'à Lucerne, et cautérisation de la plaie.

Mais voici mieux encore : A Munich, au cours d'une soirée chez la comtesse Muchanoff, Villiers lit son drame « La Révolte ».

« ...Brusquement, Villiers se tait, laisse tomber le manuscrit et regarde les auditeurs avec des yeux écarquillés, pleins d'épouvante. D'un geste fébrile il dégrafe la ceinture de son pantalon, puis il ôte ses bottines et s'assied sur le piano...

...Il a eu, sans doute, un petit spasme nerveux au cœur, un médecin, goguenard peut-être, lui a dit que si ce cas se présentait, il devait aussitôt desserrer ses vêtements, se déchausser et s'asseoir haut pour faire pendre ses pieds... Et on voit que le malade se conforme de tous points à l'ordonnance... »

En résumé, nous trouvons chez Villiers des anomalies émotives d'ordre sensoriel (horreur pour la lumière du jour), des troubles de l'émotivité diffuse (instabilité de l'humeur) et des troubles systématisés (Nosophobie).

En mettant à part l'exaltation particulière qui accompagnait chez lui le travail de l'imagination, l'audition ou l'exécution d'œuvres musicales, *l'Emotivité dans la vie réelle ne fut pas exagérée chez lui mais simplement inégale et déséquilibrée.*

Nous devons relever ici la prédilection de Villiers pour le cruel et le macabre, son goût très vif pour les spectacles sanglants, comme les exécutions capitales, qui se ramènent à ce que Féré appelle :

« ...Le besoin de provoquer l'émotion par des excitations

anormales, par la vue de la douleur. Il ne s'agit pas là d'un raffinement de l'Emotivité, mais au contraire d'un défaut qui se manifeste par le besoin de spectacles sanglants... »

Nous disons donc que l'Emotivité présente des caractères nettement pathologiques. Inégale, offrant des anomalies qui traduisent son déséquilibre, fermée du côté des émotions normales, elle eut tendance à s'épancher vers des voies inhabituelles.

Mythomanie.

C'est une disposition pathologique innée (on devient menteur, on naît mythomane), se rencontrant chez certains débiles ou déséquilibrés et consistant, suivant la définition de Dupré en une :

« ...Tendance pathologique plus ou moins volontaire et consciente, au mensonge et à la création de fables imaginaires. »

« ...Tendance constitutionnelle qui pousse certaines catégories d'individus à mentir, à simuler et à inventer, par l'activité pathologique de l'imagination créatrice, des fables et des simulations dépourvues de réalité objective... »

(Dupré, *la Mythomanie. Bulletin Médical* 1905).

Le père de Villiers présentait une forme spéciale de mythomanie délirante, cataloguée par Dupré. C'était un de ces « escompteurs de fortune fictive, dont le chiffre fabuleux et l'échéance prochaine figurent parmi les éléments constitutants... ».

La mythomanie est fréquente chez l'enfant, au point de constituer chez lui la disposition normale. Aussi ne ferons-

nous pas état de fabulations curieuses, faits rapportés par le comte de Tournemine, sur Villiers enfant.

Dupré fait une forme spéciale de mythomanie des fugues

« de petits sujets, avides de mettre personnellement en pratique les récits de voyages qui ont transporté leur imagination et excité leur activité locomotive... » Ce sont, suivant son expression, « ...des fabulants actifs, des mythomanes infantiles migrants... »

Il serait peut-être tentant d'interpréter en ce sens l'épisode de jeunesse de Villiers, suivant une troupe de bohémiens. Mais les circonstances exactes de ce fait sont trop difficiles à fixer, sa réalité même est trop problématique pour que nous puissions le retenir.

En tout cas, si la fugue n'eut point lieu, l'activité mythopathique de Villiers y suppléa largement, nous l'avons vu, et broda sur ce chétif canevas un merveilleux roman d'aventures.

A l'âge adulte, et pendant toute sa vie, Villiers présentait une perversion singulière de l'Idée du Vrai.

« ...Telle était sa haine du réel et de l'habituel, que les rêves les plus titaniques de son imagination se transformaient pour lui en des faits historiques, qu'il n'admettait pas qu'on pût discuter :

...Le poète avait l'accoutumance de dramatiser en de prestigieux récits tous les événements de son existence. Généralement le fonds était vrai, mais il arrangeait volontiers le cadre, inventait les incidents, créait les personnages, obéissant, ce semble, à des sentiments d'esthétique ou plutôt à ce besoin féroce, inné chez lui de mystifier ses auditeurs... »

(R. de Pontavice).

Nous avons parlé plus haut des terrifiants récits de combat dont la guerre de 1870 lui fournit le sujet, bien qu'il n'y ait vraisemblablement pris aucune part.

Et cela continua, jusqu'à la fin ; sa vie est un abîme d'obscurité, avec, çà et là, quelques épisodes connus, quelques points de lumière relative, autour desquels s'enchevêtre l'écheveau des folles inventions issues de son cerveau.

C'est bien là de la mythomanie, mais une forme atténuée différente de cette rencontre le plus communément en pratique médico-légale, et décrite par Dupré, parmi les mythomanies vaniteuses sous le nom de *hâblerie fantastique*.

« Elle peut se rencontrer, dit-il, chez de jeunes sujets intelligents, à la fantaisie exubérante, à la faconde facile et naturellement portés par l'excès de leur imagination, et l'hyperbole de leur langage, à ce jeu du mensonge et de la fabulation... »

Villiers réalisa donc une FORME ATTÉNUÉE, non médico-légale de mythomanie. En outre, elle présenta, chez lui, des caractères spéciaux, qu'il s'agit maintenant de mettre en évidence :

1°) *D'abord, l'absence, à la base de ses fabulations de tout facteur pervers, de cupidité ou de malignité.* L'unique mobile qui le poussait à échafauder une autobiographie romanesque, était une vanité puérile.

« ...cette tendance est le plus souvent mise en jeu par la vanité morbide, si développée chez certains de ces sujets, qui les pousse à se vanter d'exploits imaginaires, à se parer

de titres fictifs, à s'affubler de décorations fausses et illi-
cites... » (Dupré, op. cité).

Nous avons déjà noté ces petits côtés vaniteux chez Villiers, entre autres son amour puéril pour les ordres honorifiques, fussent-ils de fantaisie.

2°) Un autre caractère particulier que présentent souvent les mythomaniques, est le suivant : *l'inconscience plus ou moins complète de la mythomanie, la quasi-sincérité des conceptions délirantes.*

« ...Plusieurs de ces vaniteux, à la fois imaginatifs et menteurs, crédules et trompeurs, présentent un mélange déconcertant de sincérité et de simulation, de naïveté et de duplicité qui résulte d'une pauvreté évidente du sens critique de la réalité... » (Dupré, op. cité).

Sur ce point, nous ne pouvons nous prononcer. Les allégations mêmes des contemporains de Villiers ne suffisent pas, et les suppositions nous sont interdites. Aucun fait précis ne nous autorise à penser que Villiers attacha à ses créations mythiques une valeur objective.

En somme : forme atténuée de mythomanie vaniteuse, sans facteur de malignité, se ramenant à une activité mythique exagérée, avec insuffisance du frein que constitue normalement le sens critique.

L'Egotisme.

Nous en emprunterons la définition à Max Nordau, qui le distingue ainsi de l'égoïsme :

« ...L'égoïsme est un manque d'amabilité, un défaut d'éducation, peut-être un défaut du caractère, une preuve de mo-

ralité insuffisamment développée, mais ce n'est pas une maladie.

L'égotiste... est un malade qui ne voit pas les choses comme elles sont, ne comprend pas le monde et ne sait pas prendre une juste position vis-à-vis de lui.

...il ne voit pas le monde, tout le non-moi apparaît dans sa conscience seulement comme une ombre vague ou un nuage mince... »

En étudiant successivement les éléments qui contribuèrent à former l'Egotisme chez Villiers, on trouve :

1°) *En premier lieu, une généralisation du subjectivisme, une hypertrophie du sentiment du moi, qui a envahi tout le champ de la conscience.*

Cette anomalie psychique, fréquente chez les hommes de pensée, surtout les grands imaginatifs, a pour conséquence, chez eux l'envahissement de l'œuvre, par la conscience intérieure démesurément élargie.

Demerliac, dans sa thèse sur Hoffmann, dit de cet auteur :

« ...Son grand plaisir était de se confondre avec les personnages de ses contes... Ses contes, comme ses lettres, comme ses actes, comme son existence entière, n'avaient pour lui de valeur qu'autant qu'ils reflétaient son moi... »

Tout ceci pourrait être appliqué intégralement à Villiers dont Remy de Gourmont a pu dire :

« ...Nul ne fut plus subjectif... Ses personnages sont créés avec des parcelles de son âme, élevées, ainsi que selon un mystère, à l'état d'âmes authentiques et totales. » (R. de G., le *Livre des Masques*).

2°) *Ensuite l'exagération de la cénesthésie.* Contraire-

ment à l'homme sain, qui, dit Max Nordau « perçoit peu et rarement ses impressions intérieures, toujours et nettement ses conceptions extérieures », la conscience de l'Egotiste, plus ou moins fermée aux apports du monde extérieur, est remplie de l'image de l'activité de ses organes. Sur cette exagération de la sensibilité interne, sur cette cénesthopathie se greffent fréquemment de ces *préoccupations pathophobiques* comme nous en avons noté chez Villiers à propos de l'Emotivité.

L'Egotiste dont, livré uniquement à son Moi psychique hypertrophié, à sa conscience organique maladivement développée, sera presque retranché du monde extérieur, êtres et choses, et, comme le dit Nordau, ne saura prendre vis-à-vis de lui une position exacte.

3°) Aussi trouve-t-on, chez tous ces sujets une *inadaptation complète au milieu social* dans lequel ils vivront sans pouvoir se modeler sur lui. « Villiers, nous dit un de ses biographes, ne fut ni de son pays ni de son temps (1). » Les discordances, perçues vaguement, font de ces sujets des pessimistes, et c'est ainsi qu'il nous faut comprendre la misanthropie et l'amertume de Villiers, chez qui de nombreuses amitiés de surface n'excluaient pas un isolement moral absolu, témoin cet aveu :

« Je me suis toujours senti seul, même à côté d'une femme aimée ou d'un ami. »

4°) *L'Egotiste sera aussi bien isolé du monde matériel que de ses semblables* : ce monde réel lui paraît flou et

(1) Le misonéisme est un des symptômes de son inadaptation à son époque.

estompé tandis que les produits de son imagination se présentent à lui avec la vigueur de teintes et la précision de traits des images réelles.

Dans les sensations de Villiers, comme nuos le verrons, l'élément psychique l'emporte de beaucoup sur l'élément sensoriel. Quand à ses descriptions, elles ne sont pas inspirées de la vision directe de la nature, mais nous transportent toutes au domaine fantastique de l'imaginaire, parmi les jardins suspendus, les terrasses, les portiques de la cité de Salomon, Sion la prédestinée, ou au milieu des splendeurs du souterrain d'Edison, le « Royaume de la féerie » peuplé de fleurs merveilleuses et d'oiseaux de rêve.

Le peu que l'Egotiste perçoit du monde extérieur, il le méprise souvent, ne pouvant s'adapter à lui. Villiers avait donné résolument le pas à l'Imaginaire sur le Réel auquel il adressait de véritables cris de haine.

« ...Rêver, c'est contempler, au fond de ses pensées, un monde occulte dont les Réalités extérieures sont à peine le reflet... »
(*La Révolte*).

« ...Oh, le Monde extérieur, ne soyons pas dupe du vieil esclave, enchaîné à nos pieds, dans la lumière, et qui nous promet les clefs d'un palais d'enchantement, alors qu'il ne cache, en sa noire main fermée, qu'une poignée de cendres... »
(Axël).

Villiers, égotiste, se glorifiait donc de son isolement et repoussait le monde extérieur, pour lequel il ne se sentait pas fait. Mais il n'est pas permis à un esprit humain de rompre toutes attaches avec la Réalité, sans laquelle même le Rêve s'étiolerait.

Que deviendront les captifs enchaînés du vieux mythe platonicien, si l'entrée de la caverne s'écroule, si les ombres dont ils suivaient la succession sur le mur, s'évanouissent, emportant leur dernière illusion de connaissance, le dernier écho de la vie ?

L'égotiste, véritable prisonnier enfermé dans une cellule aux murs épais que ne peuvent traverser les bruits du dehors, lassé de vivre toujours replié sur lui-même, épouvanté du silence de tombeau qui l'environne, appellera bientôt avidement les vibrations extérieures assez intenses pour arriver jusqu'à lui. Portes et fenêtres, voies des sensations normales, lot des autres hommes, sont verrouillées, bardées de fer. Péniblement, aveuglément, il creusera de ses mains, à travers les murs, vers la Lumière, vers le Bruit, vers la Vie extérieure.

Autrement dit, les Egotistes, frustrés des émotions quotidiennes des hommes, rechercheront, parmi les sensations anormales par leur intensité ou par leur nature, celle qui pourra faire vibrer leurs nerfs engourdis, et parvenir jusqu'à leur sensibilité obtuse.

C'est ce qui explique le goût étrange de Villiers pour le spectacle des exécutions capitales, et aussi la place tenue dans son œuvre par la Peur, la Cruauté et la Mort (1).

(1) Nous nous abstiendrons de poser à la fin de ce chapitre une conclusion, qui ne saurait être que la définition de la constitution psychopathique de Villiers. Nous nous réservons de n'aborder cette question que dans la quatrième partie de ce travail, « *Déductions médico-psychologiques* ».

TROISIEME PARTIE

L'Œuvre

La vie d'un écrivain, ce n'est pas ses amours, ses héritages, son mariage, ses maladies, ce qu'il partage avec le premier venu. Ce sont ses œuvres.

(Rémy de ROUGEMONT).

Nous ferons précéder cette étude de celle de l'Imagination.

L'Imagination chez Villiers.

Mouvante, se transmuant en formes éphémères, elle se traduisit par des types différents. Ce sont, tantôt des châteaux bâtis en l'air de fumée et de vent, fantômes dissipés aussitôt que construits, tantôt des visions d'une parfaite netteté ou de solides échafaudages aux détails minutieux.

Certes, Villiers, toute sa vie durant, fut un « rêveur » au sens précis et psychiatrique du mot, un de ceux-là qui vivent au sein d'un délire quasi-onirique et ne peuvent que difficilement prolonger ou fixer leurs « aperceptions » passagères. De tout ce qu'il rêva, la plus

grande partie est perdue pour nous. Mais il reprit parfois les rênes, durement, à la folle chimère qui l'emportait, et la mena, d'un pas assagi, par les chemins de la réalisation. Il fut créateur parfois au lieu d'être, toute sa vie, un « aboulique de l'imagination créatrice » parce qu'il n'était ni un apathique ni un déprimé : Au contraire, nous l'avons vu, le Self-felling et l'énergie vitale avaient en lui de solides racines, et, comme l'a dit Ribot :

« La création est l'extension naturelle du Self-felling et le plaisir qui l'accompagne est le plaisir de la victoire. »

La Genèse imaginative est une opération psychologique complexe où interviennent trois facteurs :

Facteur intellectuel, qui régit le double travail de dissociation, puis d'association des matériaux, issus de la perception.

Facteur affectif, qui se trouve à la base de tout effort de l'imagination créatrice, dont il est le premier moteur et l'indispensable stimulant.

Facteur inconscient enfin, ce qu'on appelle communément l'inspiration.

De ces trois éléments, le facteur affectif, par sa tonalité spéciale, caractérisa nettement l'activité mythique, et l'entraîna vers des réalisations extra-normales.

Les matériaux choisis furent sélectionnés parmi les impressions les plus fortes que puisse ressentir l'âme humaine, et assemblés en des combinaisons totalement évadées des limites de l'habituel, réalisant ce que Ribot appelle :

« ...un monde d'imagination propre à peu de gens : certains artistes, ou quelques excentriques ou déséquilibrés. Je veux parler de ces formes de l'invention qui n'admettent que des conceptions fantastiques, d'une étrangeté poussée à l'aigu. (Hoffmann, Poë, etc...). Il faut admettre ici une manière de sentir toute spéciale, dépendant du tempérament d'abord et que beaucoup cultivent et raffinent comme une précieuse rareté... » (1)

L'imagination, chez Villiers, fut-elle régie par le principe d'unité ?

Les trois éléments sus-nommés n'ont de valeur que par leur convergence et leur union, ne sont efficaces qu'autant qu'ils sont dominés et soutenus à la fois par une idée ou par une émotion fixe, « centre d'attraction et point d'appui de tout travail de l'imagination créatrice... ».

Cette unité fut inégale. — Parfois vivace, groupant autour de l'idée maîtresse images, associations et jugements, elle faiblissait souvent, et les productions mythiques se rapprochaient alors de celles de l'enfant « qui suivent toutes les fluctuations du hasard et des caprices... ». Cette cage fragile se brisa fréquemment laissant s'enfuir les beaux oiseaux d'azur, couleur de chimère, vers l'imprécis des horizons de songe.

Quel fut le type de l'imagination chez Villiers ?

Ce qui caractérise les types principaux d'activité mythique et leurs variétés individuelles, se sont, outre la constance et la rigueur du principe d'unité, la nature

(1) Ribot. *L'imagination créatrice.*

spéciale, l'importance relative, et les rapports respectifs des trois facteurs étudiés plus haut.

Ce que nous disent les biographes des longues rêveries de Villiers, des difficultés qu'il éprouvait à recueillir et à fixer les aperceptions frustes et imprécises qui se succédaient en lui, tout cela nous rapproche fort du type dit : « *imagination diffluente* ». Ses synthèses sont formées « d'images vagues, à contours indécis », souvent simples extraits affectifs de données sensorielles ou « extraits émotionnels » « ...évoquées et liées suivant les modes les moins rigoureux de l'association... », suivant les dispositions changeantes de l'esprit.

L'invention telle qu'elle se manifeste dans l'œuvre, se rapproche surtout du *genre fantastique* variété spéciale, teintée de pathologique, de l'imagination diffluente.

« Ses coryphées (Hoffmann, E. Poë) sont classés par la critique comme réalistes. Ils le sont par la vision intense jusqu'à l'hallucination, par la précision des détails, par la logique rigoureuse des personnages et des événements. Ils rationalisent l'invraisemblable. D'autre part le milieu est étrange, enveloppé de mystère, hommes et choses se meuvent dans une atmosphère irréelle où l'on sent plus qu'on ne perçoit... »

(Ribot, op. cité).

Abandonnant les classifications et les catégories théoriques, moules étroits que brise l'insoucieuse Réalité, nous pouvons dire que l'imagination chez Villiers se caractérisa par les traits suivants :

1° Elle joua dans la vie un rôle important. Villiers ne peut être rangé ni parmi les esprits positifs ou réalistes,

ni parmi ces esprits abstraits qui n'ont qu'une représentation schématique du monde. Il fut un imaginaire, de ceux chez qui prédomine la vie intérieure sous forme de succession d'images.

2° Elle présenta chez lui les caractères spéciaux qu'on retrouve chez les « hommes de génie » ou du moins les imaginatifs supérieurs.

Précocité. Nécessité absolue de la création. Individualité des conceptions mythiques. Villiers est bien l'homme de son œuvre.

3° Netteté et précision des matériaux coexistant avec la fantaisie ou la subtilité des modes d'association émotionnels, sortant de toute voie normale et tendant à réaliser l'étrange et le morbide.

L'Œuvre.

Touffue et discordante, comment la définir ? Elle unit les rêves les plus rares et les plus raffinés à la plus cinglante satire ; çà et là, ce sont des pages qui semblent détachées d'un autre « Jardin des Supplices » ; le tout dominé par la masse mystérieuse de l'Eve future, cet étrange roman, presque incompréhensible dont son auteur a pu dire :

«... Je ne lui connais ni de précédents, ni de congénères, ni d'analogues... »

Le grand public a peu connu cette œuvre que la critique hésite à juger jusqu'ici. Ce n'est pas à nous de le faire : nous nous efforcerons simplement de suivre et de démêler, dans cet écheveau en apparence inextricable, le fil du tempérament psychopathologique.

Pour limiter nettement notre tâche, sans nous perdre en arguties, rejetant les nuances pour ne chercher que les symptômes, nous écarterons tout d'abord les œuvres de satire sociale, pages de moquerie cruelle, d'où la vanité de la société bourgeoise contemporaine sort durement fustigée, et aussi les œuvres de jeunesse, parées des oripeaux d'un romantisme suranné.

Nous nous attacherons surtout aux parties de son œuvre où, affranchi à toute influence étrangère, fermant les yeux sur le monde extérieur, Villiers revécut et décrit son Moi, où il nous ouvre les portes de son rêve, où passent des personnages qui, tous, les meilleurs et les pires, sont créés de parcelles de sa propre âme « élevées ainsi que selon un mystère, à l'état d'âmes authentiques et totales... » (R. de Gourmont).

Ces œuvres, les seules vraiment à retenir, pour nous, sont de la lignée de *La Révolte*, *Claire Lenoir*, *Akedys-eril*, *Le Convive des dernières Fêtes*, *l'Intersigne*, *Souvenirs Occultes*, et autres rêves, éthérés ou macabres.

Ces réserves faites, nous étudierons successivement :

Les phénomènes psychopathologiques dans
l'œuvre ;

Les éléments du Tragique.

I. — Les Phénomènes Psychopathologiques dans l'Œuvre.

A. HALLUCINATIONS. — Pas de descriptions d'obsession, ni d'impulsions véritables. Quand aux hallucinations, qui parfois corsent le récit, elles nous arrêteraient peu.

Hallucination auditive, puis visuelle de *Claire Lenoir*, d'une terrifiante complication digne de Poe, brusque écho du remords qui trouble l'âme d'une épouse infidèle. Hallucination de l' « *Intersigne* » où l'apparition d'un être cher annonce sa mort prochaine, conformément à une vieille croyance bretonne ; — hallucination progressive et volontaire de *Véra*, véritable observation de « métapsychisme », où l'effort d'une âme aimante arrive à matérialiser une image chère et disparue, tout cela est nettement romanesque, bien incorporé au récit, et sent le procédé littéraire.

Rien, dans l'œuvre, ne nous autorise à penser que Villiers eut lui-même des hallucinations dont il se souvint pour écrire ces pages. Les vieilles légendes bretonnes qu'il dût entendre dans son enfance, les œuvres d'Hoffmann et de Poe, les théories occultistes dont il était un adepte fervent, voilà le fonds où il puisa pour donner à son œuvre le tour macabre et terrifiant qu'il affectionnait.

B. LA PEUR. — Nous plaçons ici son étude, car cette peur que Villiers nous décrit, n'est point le phénomène normal de défense ou de préservation, c'est la *Peur morbide* d'intensité non proportionnelle à la cause extérieure efficiente, ou la *Peur pathologique* dont les réactions psychomotrices tendent à diminuer ou annihiler l'instinct de la conservation, au lieu de l'augmenter.

Par un étrange dilettantisme, il se plaît à imaginer des situations d'une horreur sans précédent, puis à décrire avec complaisance l'emprise de la terreur folle

qui glace jusqu'aux moelles, ôtant tout moyen de parer au danger.

Dans *Catalina*, par exemple, le héros, réveillé au milieu de la nuit, constate brusquement la présence, dans sa chambre, d'un monstrueux serpent python.

« ...derrière moi, l'enfant debout sur le lit, le dos collé à la muraille, les mains aux doigts écartés posées à plat contre la maçonnerie blanche, les yeux dilatés, fixes, regardant quelque chose que l'excès même de mon saisissement m'empêchait d'apercevoir.

...je renversai la tête, suffoqué d'une horreur si glaçante que je crus m'évanouir....

...de désespérés pleurs d'angoisse me voilèrent affreusement les yeux... »

Parfois, ce sont des *peurs morbides*, comme les formes *polygonales* décrites par Grasset, peurs dont le rôle immédiat avec la conservation de l'espèce n'apparaît pas à première vue, ce que Maupassant appelle :

« ...La peur vague et soudaine, la peur mystérieuse des brusques malheurs... ».

Sans que la conscience mal éveillée ait perçu aucune impression nette, c'est l'épouvante instinctive qui saisit les enfants dans les ténèbres, affole l'individu faible ou isolé, et souffle sur l'aveugle la folie des foules.

« ...Tout à coup, je ne sais ce qui se passa, une commotion de froid dans les yeux, dans le cœur et sur les tempes, simplement.

La Peur m'inonda, pour ainsi dire à l'improviste. Je fus glacé. Elle paralysa pendant un moment appréciable, le jeu de mes facultés... mes dents se mirent à claquer follement, la sueur coula sur mes tempes... » (Claire Lenoir).

Villiers, ici, sacrifie visiblement à la tendance diabolique à la mode dans la littérature d'alors. Néanmoins il est permis de se demander s'il n'éprouva pas, en une certaine mesure, les peurs morbides qu'il décrivit.

D'abord à cause de son *hérédité*. Suivant Duguet (1), tous les héréditaires nerveux sont prédisposés aux phobies qui ne sont que des peurs morbides systématisées, en second lieu par la prédominance nette, encore exagérée par le travail littéraire, de l'affectivité et de l'activité onirique sur l'intellectualité et le sens critique (2).

S'il ne fut jamais un anxieux, Villiers du moins, était porté, par son émotivité déséquilibrée, à ressentir des peurs morbides. Son dilettantisme spécial les prolongeait par la rêverie et le fit revenir fréquemment à cette source d'émotions anormales.

C. LE SADISME. — Dans l'œuvre se trouvent quelques pages troubles, évoquant des anomalies de la sphère génitale. Tel « *le Sadisme Anglais* » et surtout « *L'étonnant couple Moutonnet* ».

Sous la Terreur, un mari a supplié en vain Fouquier-Tinville, qui se trouvait être de ses amis, de faire guillotiner sa femme. Ce souvenir rétablit singulièrement la bonne entente, voir un amour monstrueux, entre les deux époux, autrefois désunis.

(1) « Les Phobies, si fréquentes chez les littérateurs, non seulement les rapprochent des fous, mais encore nous montrent le rôle de l'affectivité en littérature. » (VOIVENEL).

(2) Duguet. *Contribution à l'Etude de la Peur et des Phobies*. (Th. Lyon, 1899).

« Cette idée l'avivait, le rendait amoureux jusqu'au délire... Car il la voyait alors sans tête, et cette sensation là, d'après la nature de ses appétits, l'enivrait.

Se leurrant l'un l'autre... en ce détail niais et monstrueux où tous deux puisaient un terrible et continuel adjuvant de leurs macabres plaisirs... »

Ces lignes, d'une complication où le grotesque le dispute au morbide, nous arrêteront moins que cette phrase réticente (est-ce un aveu ?) jetée à la tête de ce conte :

« ...Les bizarreries sensuelles de l'homme sont une roue de paon dont les yeux ne s'allument qu'au dedans de l'âme, et seul, chacun connaît son désir... »

II. — Les Eléments du Tragique dans l'Œuvre.

Il nous suffit, pour les connaître, de citer le titre des principaux recueils de contes de Villiers :

Contes cruels, Histoires insolites, Propos d'au-delà. Ces titres ne sauraient être mieux choisis pour nous donner la clef de l'œuvre toute entière. Avec l'*Artificiel*, qui, dans l'Eve future, porté jusqu'à ses plus extrêmes limites, forme la base de la conception la plus fantastique qui ait jamais servi de base à un roman, l'*Insolite* ou l'*Etrange, la Cruauté* et la *Mort*, sont les quatre éléments dramatiques fondamentaux de l'œuvre, les quatre motifs qui reviennent sans cesse, au point de lasser le lecteur à force d'ironie féroce et de bouffonnerie macabre.

A. L'ETRANGE. — Nous entendons par là la recherche systématique du fait ou du détail extraordinaire ou sin-

gulier, tendant vers le morbide, de nature à causer une impression pénible, si légère qu'elle soit (1).

Elle se retrouve dans les images, les personnages, les décors. Les évocations d'images sont d'une minutie de détails et d'une recherche d'expressions exagérées. Il y a dans la sensation hypertrophie de l'élément psychique, sans doute pour suppléer à l'insuffisance de l'apport sensoriel (2), cette insuffisance tenant vraisemblablement à la faiblesse et au défaut de l'attention, comme il est de règle chez l'égotiste, plutôt qu'à une paresthésie des organes.

Ainsi pour les sensations olfactives :

« ...de fades senteurs d'étoffes, de fourrures quittées, de fleurs d'hiver... L'air, le mobilier, les étoffes sentaient le fade, une fluence de veloutines, l'âtre du tabac d'orient, l'ébène des vastes miroirs, le vague des bougies, une idée d'iris... »

(*Le Convive des dernières Fêtes*).

Pour les sensations auditives, nous trouvons autant de raffinement et de minutie, en particulier dans l'analyse du timbre des voix :

« ...avec une intonation de patronne de magasin, mais aussi

(1) « Ce qu'il y a d'extraordinaire ou de singulier, dans un objet *bizarre*, tient du caprice, de la fantaisie. Cela fait rire ou cela étonne sans exciter un blâme bien prononcé. Ce qui est *étrange*, choque, cause un étonnement fâcheux... »

(LAROUSSE. *Dictionnaire encyclopédique*).

(2) E. Toulouse a montré, à propos d'E. Zola, que la finesse de la perception est indépendante de la sensation proprement dite, dont le degré d'acuité varie avec l'état physique des organes. Ainsi chez les parfumeurs la finesse des sensations olfactives coïncide avec une acuité diminuée.

un timbre de voix d'une limpidité idéale, pareil à des grêlons d'or heurtant un disque sonore de cristal.

(*Eve future*, livre sixième, chap. I).

Dans la description des *personnages*, même recherche forcée du détail rare, voire anormal. Les uns sont parés de toutes les perfections, les autres sont ridicules ou odieux. Ceux-là mêmes que l'auteur cherche à nous rendre le plus sympathiques, ont dans leur physionomie ou leur histoire quelque chose de fatal ou de mystérieux.

Axël et lord Celian Ewald, sous leur masque de pâleur raffinée, ne sont qu'amertume et dégoût. A l'autre extrémité de cette galerie d'étranges portraits, c'est Tribulat Bonhomet, fantoche sinistre, caricature du bourgeois et du savant, le Mayeux des romantiques affublé d'une défroque de magister, effigie creuse que Villiers emplit de tout ce qu'il exérait.

« Bonhomet, dit Villiers, c'est l'ennemi personnel de Dieu, le Tartufe de l'Enfer, la haine contre tout ce qui est idée, pureté, rêve chimère... Bonhomet, c'est l'ennemi de l'art et de l'âme... »

Nous citerons encore cette description du héros de *l'Enjeu*.

« Un jeune abbé brun, d'une pâleur naturelle très saisissante. Chez lui le grain spécial du teint blafard indiquait des sens d'un sadisme froid... »

La beauté même des femmes, longuement décrite, se nuance de charme malsain : Ce sont de belles tubéreuses, aux parfums lourds et grisants.

« Son visage est de l'ovale le plus séduisant, sa cruelle bouche s'y épanouit, comme un ceillet sanglant, ivre de rosée... »

(*Eve future*).

« ...Le saillant des tempes altières, l'ovale subtil des joues, les cruelles narines déliées qui frémissaient au vent du péril, la bouche touchée d'un lueur de sang, le menton de spoliatrice taciturne... »

(*Akëdysseril*).

Les décors réalisent le fantastique à un degré qui ne saurait être dépassé.

C'est la Cité de Jébus, dans l'*Annonciateur*, immense évocation faite d'archaïque et de grandiose. C'est le Temple de Sica, dans *Akëdysseril*, où se dresse, le front perdu dans la nuit, la gigantesque statue de la déesse de la Mort. Et les cités mortes de l'Inde dressant leurs ruines au milieu de mystérieuses forêts, ensevelies en un silence millénaire que trouble seul le pas du Spoliateur-des-Tombeaux... (*Souvenirs occultes*).

Certes, il y a là du déjà-vu, et du conventionnel, E. Poe, Hoffmann, Hugo, sont passés par là. Mais c'est aussi, et le plus souvent, du vrai fantastique psychiatrique, le « produit morbide d'une imagination peureusement exaltée » fouaillée par une Emotivité anormale.

B. LE CRUEL ET LE MACABRE. — L'évocation de la mort et l'analyse détaillée de la souffrance, sont des facteurs d'intérêt, si on peut ainsi les nommer, auxquels Villiers a fréquemment recours. Pour toute une partie de son œuvre, l'appellation de *Contes cruels*, est bien justifiée.

Parfois il prend plaisir à ressusciter la cruauté com-

pliquée des supplices d'autrefois. Dans la *Torture par l'Espérance*, le Grand Inquisiteur décrit avec une diabolique minutie le Quemadero, gigantesque brasier qui brûle à distance les patients, qui, le front et le cœur enveloppés de linges mouillés, n'expirent qu'après deux heures de souffrances.

Ce sont aussi les supplices persans du « *Convive des dernières fêtes* » et ce passage de Tse-i-là :

« Trois hommes, en habits de cuir, se tenaient près d'un brasier où chauffaient des fers de torture. De la voûte tombait une corde de soie solide, s'effilant en fines tresses, et sous laquelle brillait une petite cage d'acier, ronde, trouée d'une ouverture circulaire.

Ce que voyait Tse-i-là, c'était l'appareil de la *Mort Terrible*. Après d'atroces brûlures, la victime était suspendue en l'air, par un poignet, à cette corde de soie, le pouce de l'autre main attaché en arrière, au pouce du pied opposé. On lui ajustait alors cette cage autour de la tête, et l'ayant fixée aux épaules, on la refermait après y avoir introduit deux grands rats affamés. Le bourreau imprimait ensuite, au condamné, un balancement. Puis il se retirait, le laissant dans les ténébres et ne devant revenir le visiter que le surlendemain... »

Parfois, à la torture physique, s'ajoutent des raffinements moraux qui rendent l'horreur plus poignante encore. La complication de la cruauté va jusqu'au grotesque.

« ...je me mis à lui détailler, au dessert, l'aventure de ce hobereau vindicatif, lequel, ayant surpris — (qui ? je vous le donne en mille ?) — sa femme, figurez-vous, en conversation légère, blessa, mortellement le préféré — puis pendant que celui-ci rendait l'âme, et comme la jeune éplorée se penchait

en grand désespoir, sur l'agonisant, imagina (raffinement extrême !) de chatouiller, dans l'ombre, les pieds de l'épouse infidèle, afin de la forcer d'éclater d'un fou rire au nez expirant de l'élu de son cœur. »
(*Maryelle*).

Bien des auteurs ont noté cette aspiration de l'homme vers les impressions douloureuses et cruelles.

« L'homme éprouverait-il, par hasard, de temps en temps, le besoin d'une émotion douloureuse et aspirerait-il à la tragédie ?

Je crois avoir fait cent fois semblables observations, moins sur moi-même que sur d'autres, sur ceux, par exemple, qui dévorent avec avidité, le récit d'un nouvel assassinat qu'ils liront dans leur journal. »

(Brentano. Conférence sur le Mal comme objet de représentation poétique).

Cette recherche énermée du malsain, du violent et du macabre, fréquente dans l'âme moderne, d'où tire-t-elle son origine ?

Peut-être était-ce chez Villiers une perversion de l'hérédité, une échappée de tendances ataviques, détournées de leur but primitif, une reviviscence partielle de l'âme violente de ses ancêtres aventureux, étouffant dans le cadre policé de la vie moderne.

Cette hypothèse, pour tentante qu'elle soit, est insuffisante.

Max Nordau dit : « La sensation de plaisir aux impressions mauvaises peut se trouver chez le dégénéré aux sensations obtuses, chez qui elles sont seules perçues » (1).

(1) Max Nordau. *Dégénérescence*.

Féré explique de même cette anomalie, par un émoussement superficiel de l'Emotivité.

« ...On la retrouve chez un grand nombre de femmes qui recherchent avec une prédilection marquée les combats de taureaux, les exécutions capitales, etc... » (1).

Ce goût pour les spectacles sanglants se rencontre justement chez Villiers. Le stigmaté psycho-pathologique de l'œuvre se retrouve dans la Vie.

Plusieurs de ses biographes mentionnent ce détail. Villiers était un habitué des exécutions capitales. Il aimait se trouver, place de la Roquette, pendant les nuits, où, à la lueur trouble des lanternes, on montait l'échafaud. Ce qu'il venait chercher là c'était, plus encore que le drame brutal du supplice, l'Attente interminable, angoissante, qui réveillera celui qui dort, là-bas ; et peut-être cette impression était-elle la seule qui pût faire vibrer encore son système nerveux émoussé.

Ce goût dévoyé est passé dans son œuvre où l'instrument du supplice tient une grande place.

Ce Mahoin, Trente têtes sur la planche, Les Phantasmes de M. Redoux, Le Secret de l'Echafaud, Le convive des dernières fêtes, Le réalisme dans la peine de mort, c'est au long de ces contes, un macabre rosaire égrené à la gloire de Sainte-Guillotine, dont on revoit sans cesse la silhouette étriquée. A cette monographie du supplice par décapitation, ne manquent ni les considérations d'un mysticisme spécial, ni les théories physiologiques.

Peut-être Villiers, curieux de sensations inéprouvées,

(1) Féré. *La Pathologie des Emotions*.

a-t-il rêvé parfois, comme son héros M. Redoux, de se coucher sur la planche de la Guillotine, et de poser son cou sur la lunette, ou, comme le docteur du *Secret de l'Echafaud*, de prendre entre ses mains la tête sanglante du supplicié, à peine tombée dans le seau, de l'appeler, et d'épier la réponse, le mouvement des paupières qui prouvera qu'il y a encore, là dedans, de la vie et de la conscience.

Devant ces côtés de la vie, ces particularités de l'œuvre, il est permis de se demander si ce ne fut pas de ce coin morbide de lui-même, grossi jusqu'au monstrueux, que Villiers a créé son Convive des dernières fêtes, le mystérieux baron de M..., monomane d'exécutions capitales, qui se substitue aux bourreaux, s'initie en tous pays, à toutes les formes de la cruauté légale, et sent frémir en lui « les instincts d'une cruauté qui dépasse les conceptions connues... ».

L'Artificiel. — Il fait le fond de toute une série de contes : *L'amour du Naturel*, *l'Affichage céleste du Docteur Grave*, *la Machine à gloire de Bottom*, *L'appareil pour l'analyse chimique du dernier soupir*, *Le traitement du Docteur Tristan*.

Tous se ressemblent, d'ailleurs ; ce ne sont qu'inventions saugrenues, parodies des découvertes modernes, célébrées à grand renfort d'hyperboles et d'ironie macabre.

G. Kahn les juge ainsi : « Il éclate d'un rire un peu convulsif en des ironies d'allure scientifique... ».

Un peu convulsif, oui, c'est cela : il y a, dans ces pages, quelque chose de forcé qui communique une impression

de malaise, et cette ironie enragée évoque un rire pathologique de maniaque.

Max Nordau dit :

« Le même Villiers de l'Isle-Adam qui a emprunté à Baudelaire son diabolisme, s'est approprié la prédilection de celui-ci pour l'Artificiel et l'a élevé dans son roman, *l'Eve future*, jusqu'à une horreur drôlatique... »

(*Dégénérescence*).

Ce jugement est inexact, ou trop vague : Villiers n'eut aucune prédilection, pour l'artificiel, bien au contraire, mais *il en eut la Hantise*, la Phobie, et le phobique reparle sans cesse de l'objet de sa phobie.

Cette horreur systématique prenait sa source dans un MISONÉISME forcené. Il avait, nous dit Roujon, voué à la science moderne, contemptrice de l'idéal, une haine de moine, qu'exaspérait chaque découverte nouvelle. Le téléphone et le phonographe l'avaient positivement indigné.

« ...Quant aux explosifs... ils procuraient à Villiers des gaietés macabres. A force de progrès, répétait-il, notre chère planète finira par flamber comme un bol de punch. Lui qui n'aurait pas fait de mal à une mouche, il affirmait qu'il s'en réjouirait. »

(Roujon. *Revue Bleue*).

Quel était le substratum de ce misonéisme de Villiers ?

Tout d'abord, ce Breton, croyant intransigeant et agressif voyait en chaque savant un Tribulat Bonhomet négateur de l'idéal, et en chaque découverte moderne un empiètement de l'homme sur le Divin.

Puis, n'aimant que la contemplation passive, épris de

mystère et d'inexpliqué, il criait au sacrilège, quand il voyait, du haut de son rêve hautain, se répandre et s'essaimer peu à peu, dans le gouffre d'ombre inconnue qui entoure l'humanité, les petites lampes des travailleurs du Réel, quand il entendait les blocs compacts du mystère s'ébouler un à un sous le pic des chercheurs.

Il souffrait alors et s'en indignait, comme s'indigne l'artiste qui voit des cheminées d'usine rompre l'harmonie d'un beau paysage qu'il aimait contempler.

Enfin, un des traits essentiels de son esprit était le *Mysticisme*, comme l'a défini Nordau, c'est-à-dire :

« Un état d'âme dans lequel on croit percevoir ou pressentir des rapports inconnus ou inexplicables entre les phénomènes, où l'on reconnaît dans les choses des indications de mystère, et où on les considère comme des symboles par lesquels quelque puissance obscure cherche à révéler, ou du moins à faire soupçonner toutes sortes de choses merveilleuses que l'on s'efforce de deviner, le plus souvent en vain... »

Celui qui regarde autour de soi, qu'inquiète l'énigme des choses extérieures, celui qui veut graver la pente de l'Inexpliqué, celui là doit choisir entre la science ou le Rêve : il n'est pas de milieu. Mystique au sens psychiatrique du mot, Villiers ne pouvait se résoudre à substituer à ses associations d'idées lâches, sous-entendant le Surnaturel, l'échafaudage serré, sans poésie, de l'explication scientifique.

La foi religieuse, l'Amour du Rêve, le Mysticisme, tel était le trépied du misonéisme de Villiers, la triple source qui alimentait sa haine pour la Science et pour l'Artificiel.

Mais *l'Eve future*, dira-t-on ? Ce livre mystérieux,

étrange, qui est bâti tout entier sur l'Artificiel, et dont plus d'un passage, pourtant, s'enfle en hymne de reconnaissance ? Apparente anomalie que nous allons tâcher d'expliquer.

On connaît le sujet : lord Celian Ewald, le personnage en qui Villiers a fait passer sa soif ardente de l'Idéal, n'a rencontré son rêve de beauté physique, incarné en miss Alicia Clary, que pour constater qu'en cette enveloppe parfaite, restituant les formes glorieuses de la Vénus victrix, était tapie une âme irrémédiablement médiocre et terre à terre.

Il mourra de cette découverte et de sa désillusion :

« ...Quoi, cette beauté, si impressionnante, est imbue de tant de mystérieuse misère morale !... »

...Ah ! qui m'ôtera cette âme de ce corps ; demandais-je tant de beauté au prix de tant de misère ?... »

A ce cri, c'est Edison, qui répondra, l'inventeur-magicien, le maître de l'Electricité, lui offrant de remonter le cours de la Création, et de réaliser son rêve dans son intégrité.

« ... Si la création d'un être électro-humain, capable de donner un change salubre à l'âme d'un mortel, peut être réduite en formule, essayons d'obtenir de la Science une équation de l'amour... »

« ...Je vais, d'abord, réincarner toute cette extériorité, qui vous est si délicieusement mortelle, en une apparition dont la ressemblance et le charme humains dépasseront votre espoir et tous vos rêves ! Ensuite, à la place de cette âme qui vous rebute dans la vivante, j'insufflerai une autre sorte d'âme... »

...Je prétends pouvoir... faire sortir du limon de l'actuelle

Science humaine un être fait à notre image et qui nous sera, par conséquent, ce que nous sommes à Dieu... »

Etrange et terrible conception, comme on le voit, à laquelle Villiers s'était éperdument donné. Il consacra à l'*Eve future* tout un hiver où il se trouvait à peu près débarrassé de tout souci matériel. Ce livre, quand il le commença, était sans doute, dans son esprit, la suprême attaque contre l'Artificiel.

Puis, une fois entré dans son Rêve, sa conception primitive, changea, s'élargit, s'idéalisa surtout. Il avait voulu faire un pamphlet. Peu à peu, sous sa plume, naquit un livre d'étrange et frémissante poésie.

L'Andreide n'est plus la grotesque poupée au corps de rouages, l'automate électro-humain, le fantoche dont une science boiteuse tire les fils.

C'est Hadaly, l'être de rêve :

« ...La fille auguste des vivants, la fleur de Science et de Génie résultée d'une souffrance de six mille années. »

Dans cette enveloppe parfaite, réalisant tous les prodiges de la vie, viendra s'abriter, pour réaliser une tâche surhumaine, une âme désincarnée, flottant dans l'infini depuis des millénaires.

L'Andreide, ainsi conçue, sera l'unique et suprême refuge de tous ceux qui, comme lord Ewald, comme Villiers lui-même, déçus dans leur recherche trop haute, las de n'êtreindre, en la passagère forme féminine, que petitesse et que médiocrité, garderont inassouvi leur rêve d'éternelle et complète Beauté.

Conclusion.

L'œuvre de Villiers de l'Isle-Adam est toute entière, l'expression d'une discordance, le cri de souffrance, de haine parfois, d'un être qui vécut seul, en un monde et parmi des semblables, pour lesquels il n'était pas fait.

L'incapacité de s'adapter au milieu, l'incompréhension du monde extérieur, conduisirent Villiers à la haine du Progrès, des hommes, de la Réalité.

LE MISONÉISME. — On a dit qu'il ne fut « ni de son pays ni de son temps. Pouvait-il en être autrement ? L'Egotiste, dit Max Nordau, est fatalement destiné à être un pessimiste ou un jacobin. Pressé dans la foule étrangère qui l'entraîne malgré lui dans sa course vers l'Avenir, il s'étonnera et raillera amèrement les pauvres fous qui l'entourent, se ruant vers la lueur lointaine que ses propres yeux ne peuvent distinguer.

LA MISANTHROPIE. — Elle englobe l'humanité toute entière, la cupidité haineuse de l'homme, la pitoyable infirmité morale de la femme. Au-dessus de cette foule, les âmes d'élite devront s'élever, s'abstraire dans le Rêve, pour réaliser une perfection sereine où ne passe plus rien d'humain (1).

(1) « Je vous laisse, en souvenir de moi, ce bloc de cristal... Réfléchir toute lumière, c'est sa vie... Les angles en sont durs et tranchants ; il est poli, transparent et sincère ; il est glacé. S'il vous arrive de penser à moi, regardez-le, monsieur ! »

(*La Révolte*).

LA HAINE DU RÉEL ET DE L'HABITUEL, du πραγματικός, du fait inflexible qui dément durement le Rêve, l'ὄνειρον

Haine de l'habituel dans les perceptions, menant l'esprit à la recherche des impressions anormales, par les dangereux chemins de la rêverie pathologique.

Haine du réel dans les associations, négligeant systématiquement l'explication objective et rationnelle, pour se complaire aux lâches enchaînements mystiques.

QUATRIEME PARTIE

Déductions Médico-Psychologiques sur Villiers, sa Vie et son Œuvre.

Dans la vie et dans l'œuvre on est également frappé de la discordance entre l'apparente richesse des moyens et la pauvreté des résultats.

Malgré ses hautes qualités, Villiers ne parvint jamais à conquérir, dans le monde des lettres, la place qui lui était due ; sa vie matérielle même fut souvent précaire.

Comme ses aventureux ancêtres marins, il partit un jour de sa jeunesse, toute voiles dehors, vers les merveilleuses terres lointaines, vers la réalisation de ses rêves de gloire et de grandeur. Il devait errer, toute sa vie durant, sur des mers mornes et âpres, poursuivre sans cesse des mirages qui fuyaient devant lui, et il ne revint au port que pour y mourir.

Certes, il faut tenir compte de l'injustice de la Renommée, des dures conditions de la carrière littéraire, de la vie mesquine qui tend à abattre ceux qui portent trop haut le front. Mais Villiers, par son courage, par sa faculté d'espérance, par son labeur acharné, était bien armé pour réussir.

D'autre part, nous trouvons en lui une imagination hors pair, appuyée d'une intelligence assez lucide pour réaliser la partie technique de son roman *Eve future*, dont le côté scientifique, parfois teinté de fantaisie, est toujours minutieux et précis (1). Certaines pages de son œuvre feront toujours l'admiration des lettrés. Pourtant, trente-cinq ans après sa mort, cette œuvre est mal connue du grand public.

Enfin une chose est frappante, c'est le silence presque absolu de la critique, qui semble avoir renoncé à en tirer une impression d'ensemble. C'est qu'à côté de pages d'un grandiose ou d'une élévation morale qu'on ne saurait discuter, se placent des chapitres troubles, où l'auteur semble chercher à remuer les plus dangereux côtés de l'âme humaine.

Cette tare mystérieuse qui perturba la vie et imprima à l'œuvre ses stigmates, nous allons chercher à la définir maintenant, en reprenant tous les symptômes épars, notés au cours de cette étude, pour les synthétiser en une conclusion définitive.

L'existence de côtés psychopathologiques comme *l'Egotisme*, *le déséquilibre de l'Emotivité*, *la mythomanie*, *l'irrégularité et l'excentricité de l'existence*, *le caractère morbide de l'œuvre*, ne nous permet pas de ranger

(1) Le docteur Cros, ami de Villiers avait une bibliothèque très importante où se trouvaient les principaux ouvrages sur l'électrécité. Il était lui-même très versé dans ce genre d'études. Est-ce là que Villiers a puisé l'apparente documentation de l'*Eve future* ?

(Note sur Villiers, due à l'obligeance de M. Alphonse Germain).

Villiers parmi les individus doués d'un psychisme normal.

Il diffère du « canon » mental de l'humanité moyenne, non seulement par excessif développement, mais aussi par déviation ou par perversion de certaines facultés.

Est-ce à dire que Villiers fut un malade ? A cela, nous répondrons catégoriquement : Non. On ne saurait, à propos de lui, parler de psychose, sa vie ne présente ni évolution pathologique suivie, ni épisode morbide passer. Il parvint à la fin de son existence avec toute sa lucidité, sans affaiblissement de ses facultés intellectuelles, et d'après les dires de ses contemporains, seule source qu'il nous soit possible d'utiliser, il ne semble avoir présenté ni impulsions, ni hallucinations, ni périodes de confusion mentale, ni délire.

Ces côtés anormaux sont purement constitutionnels, tendances innées qui n'évoluent point vers un syndrome clinique, et peuvent être définis comme il suit :

ETAT DE DÉGÉNÉRESCENCE MENTALE, RÉALISANT UN TEMPÉRAMENT PARANOÏQUE CHEZ UN SUJET ISSU D'UNE LIGNÉE TROP LONGUE, OÙ L'ON RENCONTRE AU MOINS UN PARANOÏQUE DÉLIRANT qui est le père de Villiers.

Nous manquons de renseignements précis sur les antécédents héréditaires un peu éloignés de Villiers. Sa lignée, d'ailleurs semée de noms illustres, comptait huit cents ans d'existence au minimum. Or les races vieillissent comme les individus, les races aristocratiques plus vite peut-être que les autres : or ce sont justement celles qui ont le moins de chances d'extinction acci-

dentelle, d'abord par souci respectable de ne pas voir disparaître un nom glorieux, ensuite parce que les conditions de la lutte pour la vie sont pour elles plus clémentes. Une lignée ainsi prolongée dangereusement, n'aura pas pour cela une durée indéfinie. L'éclosion, chez ses représentants, de phénomènes anormaux constitutionnels, somatiques ou psychiques, sera suivie, à plus ou moins brève échéance, de l'extinction de la race.

Peut-être la phase de dégénérescence mentale avait-elle débuté dans la famille de Villiers, dès une époque où les renseignements nous font défaut. En tout cas, elle se manifesta nettement à la génération qui précéda Villiers.

Le père de l'écrivain réalisa nettement un délire partiel systématisé, un état Paranoïque.

Nous entendons par là, suivant la définition de Dupré :

« Ces états psychopathiques constitutionnels dégénératifs, où l'orgueil et la méfiance associés à la faiblesse et à la fausseté du jugement aboutissent à l'édification de systèmes délirants interprétatifs, non hallucinatoires, de nature variable, surtout de persécution et de grandeur... » (1)

A plusieurs reprises au cours de cette étude, nous avons insisté sur la mythomanie délirante du marquis Joseph de Villiers, qui chez le chercheur de Trésors de Bretagne, chez le brasseur d'affaires parisien, se maintint toujours identique à elle-même.

(1) Dupré. Préface de l' « Introduction à la psychiatrie clinique », d'Emil Krapelin.

Ce fut un de ces « escompteurs de fortune fictive », décrits par Dupré, qui défendent leurs folles combinaisons avec tant de chaleur et de bonne foi qu'ils arrivent souvent à convertir leur entourage à leur chimère.

Il y eut ici hérédité névropathique atténuée. Villiers n'est pas un paranoïque, puisqu'il ne présenta pas de délire, systématisé ou non, mais on retrouve chez lui le Tempérament paranoïque, caractérisé par le déséquilibre affectif et intellectuel.

DÉSÉQUILIBRE AFFECTIF. — 1) Chez Villiers nous l'avons vu la partie affective de la $\psi\chi\eta$ a pris la place prédominante dans le gouvernement de l'esprit et la conduite de la vie. Elle ne saurait atteindre un tel développement sans danger pour les facultés intellectuelles.

2) Cette partie affective est inégale et déséquilibrée. L'émotivité pervertie se plait à la recherche d'impressions anormales.

3) Enfin, ce qui est ici le point fondamental, les inclinations personnelles, le sentiment du moi, ont pris une importance démesurée. C'est le règne de l'orgueil et de la méfiance.

« Emotif, soupçonneux, d'une sensibilité ombrageuse, le malade subordonne entièrement ses jugements à sa sensibilité. A sa méfiance naturelle s'associe un orgueil demesuré. C'est l'orgueil et la méfiance qui entraînent de longue date le persécuté à des jugements inexacts, à des appréciations mal fondées sur lui-même, sur sa valeur personnelle, sur ses rapports avec autrui... » (1)

(1) Traité de Pathologie médicale et Thérapeutique appliquée. (Psychiatrie).

C'est son orgueil qui poussa Villiers aux actes, tantôt d'allure mégalomaniacque, tantôt simplement puérils et vaniteux, qui lui ont été si souvent reprochés. L'Egotisme vint encore le compliquer, rendant impossible l'adaptation au milieu social. Au cours des années, le fossé se creusa de plus en plus, la méfiance de Villiers ne fit que croître et sa vie sociale en fut perturbée d'autant. G. Kahn nous le représente : « inquiet, ombrageux..., de rapports difficiles, susceptible, parce que malheureux avec des éclats d'orgueil, alternés de modesties subites et sincères. »

Il eut peu d'amis véritables ; à ses nombreuses connaissances de hasard, il ne livrait rien de lui-même. Il vécut jalousement replié sur lui-même, promenant sur les êtres et les choses « son regard à la fois morne, soupçonneux, effaré ». (Pontavice de Heussey).

Cette méfiance fut la source de querelles sans nombre avec ses éditeurs. Dans la plus récente édition des « *Nouveaux contes cruels et propos d'au-delà* (1) » se trouve reproduite une protestation en forme où Villiers requiert la saisie de son livre « l'Amour suprême » chez M. B..., éditeur.

L'énumération des griefs, parfois puérils, la violence et

(1) Crés, éditeurs, 1923.

Villiers en arriva même quelquefois à certaines indélicatesses, comme le montre l'anecdote suivante que nous devons à l'obligeance de M. Alphonse Germain : « ...il propose à un éditeur un ouvrage qui est accepté. Poussé par le besoin d'argent, il apporte à l'imprimerie le manuscrit et réclame ses droits d'auteur, qui lui sont payés. Stupéfaction de l'éditeur, quand il s'aperçoit que le manuscrit n'est composé que de feuilles blanches... »

l'indignation de la forme, sont en plusieurs endroits, dignes d'un persécuté.

DÉSÉQUILIBRE INTELLECTUEL. — « Caractérisé par une diminution de l'Auto-critique, une paralogique circonscrite qui contraste avec la conservation de la logique formelle ». (1)

Cette insuffisance du frein normalement constitué par le sens critique laissait le champ libre à une imagination d'activité excessive et désordonnée.

Nous avons vu, que l'imagination telle qu'elle se manifeste dans l'œuvre peut être rangée dans le genre « fantastique » et à quelles productions étranges et indéfinissables peut aboutir cet enchaînement de matériaux précis et vraisemblables quand on les prend séparément, mais évoqués et liés selon des modes d'association fantaisistes et inattendus.

Le jugement critique étant obscurci, les productions mythiques peuvent passer au premier plan de la conscience, et s'épancher au dehors en fabulations mythomaniaques. Un degré de plus, et elles pourront acquérir, aux yeux du sujet une réalité et une valeur objectives.

Le délire interprétatif sera dès lors constitué. Mais Villiers ne parvint jamais à ce dernier stade : Sa mythomanie, nous l'avons vu, était atténuée, sans facteurs, pervers, probablement consciente, très différente en tous cas de la mythomanie délirante qui donne lieu à des créations fictives, plus ou moins durables et systématisées en délire

(1) Traité de Pathologie et Thérapeutique appliquée (Psychiatrie).

interprétatif, créations auxquelles le sujet attache sa croyance et conforme ses actes. (1)

Or rien ne nous autorise à penser que Villiers accorda jamais à ses « phantasmes » une valeur objective. Mais il se plaisait dans cette atmosphère onirique, il assemblait ces mirages en une seconde vie fictive invraisemblable et chatoyante comme un Conte des Mille et une Nuits, se développant parallèlement à la vie réelle sur laquelle elle empiétait parfois.

On peut rapprocher Villiers d'un malade dont Féré, dans son livre « la Pathologie des Emotions » (Observation XXI) a donné une description célèbre.

Ce sujet, névropathe enclin à la solitude, se mit pour échapper aux tristesses de sa vie, à « construire des châteaux en Espagne » comme on dit communément, à s'imaginer menant plusieurs existences différentes : créations d'abord éphémères et vagues puis gagnant en complexité, en précision et en puissance pour se fixer enfin sous une forme définitive.

C'est d'ailleurs le seul trouble que présente ce sujet, qui

(1) Il est probable que si Villiers était arrivé à la Paranoïa caractérisée, il aurait réalisé la forme dite « Délire d'imagination », dont les caractéristiques principales sont les suivantes :

1) des affirmations gratuites d'événements fictifs, de situations chimériques, de récits romanesques ;

2) l'invention est aisée, extemporanée, maintenue ensuite comme vérité absolue ;

3) les idées ambitieuses l'emportent de beaucoup sur les idées de persécution.

On peut donc dire : L'activité fabulatrice désordonnée privée du frein du sens critique, tendit vers le délire d'imagination, sans jamais y parvenir.

n'apparaît à son entourage que comme un incorrigible distrait.

« ...M. M... a parcouru ainsi une multitude de carrières fictives dans des directions différentes, tantôt militaire, tantôt marin, tantôt ingénieur, etc... Les événements semblaient s'enchaîner naturellement à la satisfaction du rêveur *qui préférait sa vie fictive à sa vie réelle...* »

Dans une de ces existences imaginaires il s'est fait construire, à Chaville, un pavillon qui est devenu château, et qu'il améliore à chacune de ses visites fictives. Il a là un ménage et deux enfants, et pour ces conceptions mythiques il néglige sa propre famille.

Il accomplit les actes de la vie de façon machinale, quasi automatique. Chaque fois qu'il se heurte douloureusement à la Réalité, il se replonge dans l'Imaginaire, en de véritables « fugues psychiques ».

« ...il suspendait son travail et restait immobile et souriant ; ces suspensions duraient quelquefois plus d'un quart d'heure et ne cessaient guère que par une excitation accidentelle. »

Ce malade est bien près de la frontière de la folie. C'est un délire analogue que réalisait Villiers, mais paré de tout le merveilleux que pouvait y apporter son génie. Il présentait des absences de ce genre :

« ...il était la proie d'un démon familier qui l'envahissait à certaines heures, le transfigurait, l'enlevait au-dessus de soi-même, puis sortait de lui, le laissait vide... On suivait dans l'œil bleu de notre ami ces départs et ces retours de la pensée. Quand l'esprit abandonnait Villiers, le regard se voilait, se ternissait comme s'il eut traversé pour venir jusqu'au vôtre

toute l'épaisseur d'un carreau dépoli... Puis subitement se ranimait la flamme... »

(H. le Roux. *Portraits de cire*).

Comme le bourgeois décrit par Féré s'en allait en pensée à son petit domaine de Chaville, de même Villiers, blessé par la réalité, rendait les rênes à son imagination toujours prête qui l'emportait dans le Rêve.

C'était trop tentant. Il avait à portée de la main, par delà la vie mesquine et étriquée, le merveilleux pays aux horizons illimités cachant des beautés toujours nouvelles.

Il y revint souvent toujours plus souvent, sans prendre garde que ces portes qu'il franchissait le retranchaient de son siècle et de ses semblables.

Quand il revenait parmi eux, les hommes s'étonnaient de son visage halluciné, de ses yeux où restait l'éblouissement des mirages dont il s'était grisé. On le nommait fou, tout bas, et cette opinion a persisté, mais il ne s'en souciait guère.

Arvède Barine a dit le Gérard de Nerval : « Pour lui, le monde invisible était, au contraire, le seul qui ne fut point chimérique ».

Villiers le crut-il aussi ? C'est peu probable, mais il s'efforça de le croire. Persuadé que sa part était la meilleure, il se tint fidèlement à l'Imaginaire, qu'il voulut envisager comme la seule vraie réalité.

CONCLUSIONS

I. — Le caractère de l'œuvre de Villiers de l'Isle-Adam est d'être le produit d'une imagination fantastique et désordonnée ; elle étonne et cause au lecteur une pénible impression.

II. — L'explication de la Genèse de cette œuvre se trouve dans l'étude du tempérament psychique de l'auteur.

III. — Villiers appartient à une très ancienne famille qui arrivait du xix^e siècle à la phase dégénérative. Son père a présenté un délire chronique (Paranoïa) ; à type spécial dit : « escompteur de fortune fictive ».

Le tempérament paranoïque du père se retrouve chez le fils un peu modifié.

IV. — Villiers présente des idées de grandeur ; un déséquilibre affectif caractérisé par l'hypertrophie du sentiment du moi ; un déséquilibre intellectuel dont le trait essentiel, est l'affaiblissement du sens critique. L'imagination put, dès lors, se donner libre cours, dans l'œuvre,

en des associations ayant pour seule règle la plus étrange fantaisie, et se traduire dans la vie en tendances mythopatiques frisant parfois le délire d'imagination.

V. — Malgré cette constitution psychique, Villiers n'a jamais été un délirant, ni un véritable malade. Il a supporté les dures épreuves de sa vie sans verser dans la psychose vraie. Son talent lui a acquis quelques amitiés, rares, mais réelles et profondes malgré la brusquerie de ses réactions dans la vie journalière.

LE PRÉSIDENT DE LA THÈSE,
ETIENNE MARTIN.

LE DOYEN,

Vu :

Jean LÉPINE.

Vu et permis d'imprimer :

LYON, le 13 novembre 1923.

LE RECTEUR, PRÉSIDENT DU CONSEIL DE L'UNIVERSITÉ,
J. CAVALIER.

Bibliographie Littéraire

- BORDEAUX (Henri). — Ames modernes, 1 vol., Paris, Perrin, 1895.
- FOUQUIER (Marcel). — Profils et portraits, 1 vol., Paris, Lemerre, 1891.
- GAUTHIER (Mme Judith). — Le collier des jours. Le Troisième rang du collier, *Mercure de France*, édit.
- GOURMONT (R. de). — Le Livre des Masques, *Mercure de France*, édit. Axël, *Mercure de France*, mars 1890. Notes sur Villiers de l'Isle-Adam, *Mercure de France*, août 1890.
- GUICHES (G.). — Le comte Villiers de l'Isle-Adam. (Biographie avec portrait), *Revue Illustrée*, 15 janvier 1889. Villiers de l'Isle-Adam intime, (article nécrologique), *Le Figaro, supplément littéraire*, 31 août 1889.
- KAHN (G.). — Villiers de l'Isle-Adam. *Mercure de France*, 15 juillet, 1^{er} août 1922.
- LAUVRIÈRE (E.). — Un génie morbide : E. Poë, Thèse littéraire, Paris, 1904. F. Alcan.
- LE ROUX (Hugues). — Portraits de cire, Paris, Lecène et Oudin, 1891.
- MAUCLAIR (C.). — Sur Villiers de l'Isle-Adam, *Mercure de France*, janvier 1894.
- PONTAVICE DE HEUSSEY (F. du). — Villiers de l'Isle-Adam, l'écrivain, l'homme, 2^e édit., Albert Savine, éditeurs.
- RÉGNIER (H. de). — Figures et caractères, Paris, *Mercure de France*, édit. 1901.
- RODENBACH (G.). — L'Elite, Paris, Fasquelle, 1899.
- ROUGEMONT (E. de). — Villiers de l'Isle-Adam, biographie et bibliographie, Paris, *Mercure de France*, édit, 1910.
- ROUJON (H.). — Villiers de l'Isle-Adam, (article signé Laujol), *Revue Bleue*, 21 septembre 1899.
- VERLANE (P.). — Villiers de l'Isle-Adam, *Les Hommes d'aujourd'hui*, n^o 258, avec portrait-charge en couleurs par Coll-Toc.

- VILLIERS DE L'ISLE-ADAM. — *Premières poésies*, Lyon, Louis Perrin, 1859. *Morgane*, drame en cinq actes, Paris, Chamuel, 1894. *L'Evasion*, drame en un acte, Tresse et Stock, 1891. *La Révolte*, un acte en prose, Paris. *Le Nouveau Monde*, Paris, 1913. *Morgane*, drame en trois actes, Paris, 1896. *Tribulat Bonhomet*, 3^e édition, Paris, 1908.
- VILLIERS DE L'ISLE-ADAM. — *Isis*, roman, Paris-Bruxelles, sans date. *Contes cruels*. — *Eve future*. — *Tribulat Bonhomet et Nouveaux contes cruels*. — *Axël*, Paris, *Mercur de France*, 1922. *Nouveaux contes cruels et Propos d'au-delà*, Paris, 1919. *Derniers Contes et Histoire insolite*, Paris, 1919. *Chez les passants*, Paris, 1914.



Bibliographie Scientifique

- BALLET (G.). — *Traité de pathologie mentale*, G. Doin, 1903.
- BARBIER. — *Etude medico-psychologique sur Gérard de Nerval*, Lyon, Thèse médicale, 1907.
- CODVELLE (D^r F.). — *Essai sur la psychose de Rollinat*, Lyon, Thèse médicale 1917.
- CULLERRE. — *Les frontières de la folie*, Paris, Baillière, 1888.
- DROMARD (D^r G.). — *Le Rêve et l'Action*, Paris, Flammarion, 1913. *Poésie et Folie*, G. Doin, 1908.
- DALLEMAGNE (D^r J.). — *Dégénérés et déséquilibrés*, Paris, F. Alcan, 1895.
- DUBOIS (D^r). — *Les psycho-névroses, leur traitement moral*, Paris, Masson et Cie, 1904.
- DUGUET (D^r). — *Contribution à l'étude de la peur et des phobies*, Lyon, Thèse médicale, 1855.
- DUPRAT (G. L.). — *L'instabilité mentale, essai sur les données de la psycho-pathologie*, Paris, F. Alcan, 1896.
- DUPRÉ (D^r E.) et P. CAMUS. — *Les cenesthopathies. Communication au XVII^e Congrès des médecins aliénistes de France et des pays de langue française. Bulletin médical*, 1907.
- DUPRÉ, ABADIE et GUELMA. — *Les faux policiers mythomanes. Communication au III^e Congrès de médecine légale de langue française. Bulletin médical*, 1913.
- DUPRÉ. — *La mythomanie, étude psychologique et médico-légale du mensonge et de la fabulation morbides. Bulletin médical*, 1905.

- D^r Etienne MARTIN. — Cours de médecine légale à la Faculté de Médecine de Lyon, (1922-1923).
- D^r Etienne MARTIN et LACASSAGNE. — Précis de médecine légale, Masson, 1919.
- FÉRÉ. — La famille névropathique, Paris, Alcan, 1894.
La pathologie des émotions, Paris, Alcan, 1892.
- GRASSET. — Demi fous et demi responsables. Paris, Alcan, 1907.
- HELME. — Quelques opinions de Villiers de l'Isle-Adam sur les progrès de la Médecine et la faillite de la Science. (*La France Médicale*, 10 avril 1905).
- HOLLIER. — La peur dans l'œuvre de Maupassant. Thèse médicale, Lyon, 1912.
- JANET (P.). — Névroses et idées fixes, Paris, Alcan, 1898.
- JOLY. — La genèse des grands hommes (*Revue philosophique*, 1896).
- KRAEPELIN. — Introduction à la psychiatrie clinique, préface d'E. Dupré, Paris, Vigot frères, 1907.
- LOMBROSO. — L'homme de Génie, préface de Richet, Paris, Alcan, 1889.
- LOYGUE. — Etude médico-psychologique sur Dostoïewski, Lyon, Thèse médicale, 1903.
- NORDAU (Max). — Psychopathologie du Génie et du Talent, Paris, Alcan, 1898.
- NORDAU (Max). — Dégénérescence, Paris, Alcan, 1894.
- RÉGIS (D^r A.). — Précis de psychiatrie, Paris, Doin, 1906.
- RIBOT. — Essai sur les passions, Paris, Alcan, 1907.
— Les maladies de la Volonté, Paris, Baillière et Cie, 1883.
— Essai sur l'imagination créatrice, Paris, Alcan, 1900.
— La psychologie des émotions, Paris, Alcan, 1897.
- SIMON (D^r P.-Max). — L'imagination dans la folie. *Annales médico-psychologiques*, décembre, 1876.
- TOULOUSE (D^r E.). — Enquête médico-psychologique sur les rapports de la supériorité intellectuelle avec la névrose. Introduction générale. Emile Zola.
Paris. Société d'éditions scientifiques, 1896.
- Traité de Pathologie médicale et Thérapeutique appliquée. Psychiatrie, Paris, Maloine et fils, 1921.
-

ERRATUM : dans note 2, page 19, lire : *fabulation* au lieu de *labrication*.

